

Le dernier typhon passé, les premières feuilles d'automne tombent sur le balcon dans un froissement de soie. Par la porte-fenêtre ouvrant sur la nuit, j'imagine un tapis jaune d'or. Puis survient la pluie, à grosses gouttes qui crépitent lourdement sur les feuilles. Je ne me rends pas compte qu'elle cesse, mais au bout d'un moment, je n'entends plus rien. Au matin quand je me lève, un soleil neuf illumine toutes choses, les feuilles décomposées, d'un brun-jaune délavé, jonchent le sol.

Je voudrais vous conter une histoire, l'histoire d'une femme. Le vent de ce début d'automne est frais, le soleil lumineux, je me sens sereine, à même de réfléchir sereinement à mon histoire. Je songe qu'elle commence, elle aussi, après une pluie d'automne.

Après la pluie, un soleil neuf illumine toutes choses, les feuilles décomposées, d'un jaune-rouge

délavé, jonchent le sol. Elle se redresse, s'assied au bord du lit, encore tout ensommeillée, la bouche amère ; un bâillement irrépressible lui emplit les yeux de larmes. Une jambe repliée et l'autre pendante pour atteindre le sol du bout du pied, elle observe son mari du coin de l'œil. Etendu sur le dos, bras et jambes écartés, il occupe maintenant la moitié de la place qu'elle vient de quitter. Sans doute à cause du vent qui agite le store de bambou et fait danser le soleil matinal, il est tantôt dans l'ombre, tantôt éclairé. De même, son propre cœur passe de l'ombre à la lumière, comme lié à une balançoire qui le lance dans les airs puis le fait redescendre, lui donnant une légère nausée. Lui ne bouge toujours pas. Puis, comme s'il avait perçu quelque appel dans son sommeil, il remue brusquement, agite bras et jambes à la façon d'un nageur, se redresse et s'assied en tailleur. D'abord hébété, le regard dans le vague, il semble en méditation. Il tend une main tâtonnante vers la table de chevet pour attraper son cure-oreille, avec lequel il se nettoie les oreilles. Quand il a fini, il plisse les yeux, retrouve quelque expression, reprend enfin vie. Mais il replonge dans une autre rêverie. Assise, silencieuse, elle l'observe du coin de l'œil dans la pénombre, se sentant à mille lieues de lui. Enfin réveillé, un éclair de conscience dans le regard, il la découvre assise au bord du lit et lui demande ce qu'il y a pour le petit-déjeuner. Elle répond avec

précision, puis se dresse sur une jambe, l'autre toujours repliée sur le lit. A travers le store, le soleil éclaire la pièce. Elle se place dans la lumière pour enrouler ses cheveux sur six gros rouleaux, deux devant, deux derrière et un de chaque côté, qui lui font un étrange casque. Assis au bord du lit, il compte sans mot dire les rouleaux disposés sur sa tête. Elle met la casserole contenant le riz de la veille allongé d'eau à réchauffer sur le gaz, puis se brosse les dents et fait sa toilette tranquillement. Il se lève et sort de la pièce où elle revient, le frôlant en passant. Il se lave les dents au lavabo tandis que retentit dans la chambre le souffle du sèche-cheveux.

Quand ils se retrouvent à table, ils sont tous deux impeccables. Le col dur de sa chemise d'un blanc immaculé écorche ses joues rasées de près. Une tiède et vivifiante odeur de santal émane de son visage et de ses mains. Il engloutit le bouillon de riz en s'aidant de ses baguettes. Quant à elle, ses cheveux noirs lissés s'enroulent derrière ses oreilles et les pointes recourbées viennent effleurer ses joues claires dans un mouvement naturel et sans apprêt. Ils ne font pas attention l'un à l'autre, comme s'ils se connaissaient parfaitement et ne pouvaient guère éprouver d'intérêt l'un pour l'autre. Ils se contentent d'avalier à la hâte le fade bouillon de riz. Brûlant, il leur incendie la bouche, et quand ils l'ont terminé à grand-peine, des gouttes de sueur perlent

sur leur front. Elle pose ses baguettes et se redresse pour mettre le ventilateur en marche. « Quelle chaleur ! » dit-elle. « Oui ! Quelle chaleur ! » reprend-il en écho. Le repas terminé, il s'en va à sept heures et demie. A huit heures moins vingt, elle quitte la maison à son tour.

Vêtue d'une jupe bleue et d'un corsage blanc qui lui donnent un air de jeune fille, elle descend l'escalier crasseux d'un pas dansant. Un vent frais circule parmi les rayons de soleil transparents. Gagnée par la bonne humeur, elle lève le visage pour laisser le vent repousser ses cheveux en arrière.

C'est un matin comme tous les autres, une belle matinée comme tant d'autres. La seule différence visible, ce sont les feuilles sales sur le balcon, mais elle ne les a pas remarquées. Dans son logis qu'elle connaît par cœur, rien ne peut plus susciter sa curiosité ni son intérêt, elle n'a pas besoin d'y prêter attention. Elle ne commence à vivre qu'une fois sortie de chez elle. Ce qu'elle fait chez elle, ce ne sont que simples préparatifs, comme dans les coulisses d'un spectacle.

Derrière les deux portes fermées à clé, sur le balcon, les feuilles finissent par sécher, elles se recroquevillent, se détachent du ciment passé au vernis, s'envolent doucement et s'échappent à travers la balustrade.

Sur son trajet, elle voit glisser sur le trottoir entre les arbres les feuilles mortes qui ont retrouvé leur

couleur jaune d'or sous le soleil. Elles voltigent et roulent comme à la parade, illuminant le chemin.

Je dois me contenter de la suivre et de la regarder traquer malicieusement ces feuilles dorées du bout du pied, puis les écraser méchamment d'un coup sec, comme une étudiante insouciante. Ainsi pensent tous les passants, à cause de sa silhouette élancée de femme qui n'a pas eu d'enfant, de sa mise simple et soignée, et aussi de la sacoche de toile qu'elle porte à l'épaule au lieu du petit sac à main grand comme un porte-monnaie dont se servent habituellement les femmes. Certaines ne peuvent se défendre d'un regard envieux pour son allure jeune et sans souci. Elle se sent le cœur léger. Pourtant elle désire quelque chose, elle voudrait qu'il lui arrive quelque chose. *Sur son chemin, je dois être la seule à le savoir.*

Son trajet emprunte une des rares avenues calmes de la ville, bordée de maisons d'un style raffiné, à la française ou de style classique. Les platanes français¹ réunissent leurs frondaisons pour former un couloir de verdure parsemé de taches de soleil. Si longue soit cette avenue, elle se plaît à la parcourir à pied, jamais elle ne prend le bus. L'avenue est malheureusement trop courte. Quand elle quitte son ombre protectrice, son humeur s'en ressent, elle se sent lasse. Pourtant, le courage lui revient à proximité de l'immeuble dans lequel elle travaille,

1. Les premiers platanes furent plantés à Shanghai dans la concession française.

sorte de vaisseau blanc d'une hauteur de trois étages qui reflète une curieuse lumière, non pas blanche mais bleutée. Elle éprouve même, comme à l'habitude, une légère excitation. Elle va entrer dans l'immeuble qui abrite ses nombreux collègues, jeunes ou moins jeunes. Elle ressent toujours cette excitation quand elle va les rejoindre, quasiment sans exception.

De la main, elle met de l'ordre dans sa coiffure naturelle et sans apprêt, tout en observant son ombre projetée sur le mur d'enceinte comme sur un miroir par le soleil levant qui franchit le mur de l'autre côté de l'avenue. La vue de son élégante silhouette la touche. Sans s'en rendre compte, elle a atteint l'escalier. Quand sonne la cloche annonçant le début du travail, tous se hâtent de monter l'escalier ou de le descendre pour aller remplir leur thermos à la chaudière, sans prendre le temps de saluer les arrivants. Au milieu de cette précipitation, elle atteint le premier étage et pénètre dans le bureau.

Il reste un fond de thé d'hier dans son pot et le verre qui protège son bureau est couvert d'une fine couche de poussière. Lao Wang¹, dont la table fait face à la sienne, est en train de balayer. Quand il arrive devant elle, elle tente de s'emparer du balai, naturellement sans succès, puis se dirige vers les

1. Lao, « vieux », est employé familièrement devant le nom de famille pour désigner une personne plus âgée. De même, Xiao, « jeune », est employé pour désigner une personne plus jeune.

lavabos pour laver son pot à thé. Porte fermée, la place est occupée. Elle patiente en jetant un coup d'œil sur le journal de la veille au soir posé sur un bureau. Elle l'a déjà lu mais elle y découvre cependant des nouvelles qui lui avaient échappé. On entend un bruit d'eau, puis la porte s'ouvre : c'est naturellement Lao Li qui sort. Un peu gêné, il ne la regarde pas et elle le frôle pour entrer à son tour. Elle sent une odeur de fumée et dans la cuvette de porcelaine blanche flotte un mégot qui remonte en même temps que le niveau de l'eau. Elle vide le fond de son pot de thé, frotte les taches de tanin et rince le pot avec soin. Puis une collègue vient, elle aussi, vider le fond de son thé et laver son récipient à côté d'elle. C'est Xiao Zhang, qui vient de se faire friser et arbore jusqu'aux épaules des ondulations d'un noir brillant. Indulgente et généreuse, elle lui fait compliment de sa coiffure, mais la jeune fille rétorque : « La vôtre est bien mieux ! » Elle proteste modestement mais n'en pense pas moins. Xiao Zhang lui raconte sa séance chez le coiffeur et tout ce qu'elle y a vu et entendu. Après l'avoir écoutée patiemment, elle profite de l'entrée de quelqu'un qui vient se laver les mains pour laisser la place et se retirer.

Le facteur vient de passer, il a déposé plusieurs lettres sur son bureau. Elle les feuillète de ses mains humides, devine plus ou moins l'identité des expéditeurs ainsi que le motif des courriers, puis va

se préparer du thé. Elle vient d'en acheter du frais dans une petite boîte qu'elle range dans le premier tiroir de gauche de son bureau, avec son bol et ses baguettes à l'abri d'un sac de fin coton. Le thé prêt, elle s'installe dans son fauteuil. Il n'y a que dix fauteuils qui ont été attribués l'un après l'autre aux plus anciens dans le service. Les derniers arrivés ont dû se contenter de modestes petites chaises. Arrivée comme rédactrice quand la revue a repris sa publication¹, elle est la plus jeune des « vétérans ». Ensuite sont arrivés successivement des diplômés d'université de plus en plus jeunes, elle est maintenant loin d'être la benjamine. Elle n'a cependant jamais oublié qu'elle était la plus jeune rédactrice lors de la reprise de la publication. Grâce à cette antériorité, jamais elle ne vieillira. Appuyée au dossier de son fauteuil, elle regarde par la fenêtre l'imposant paulownia venu du lointain nord-ouest. A travers le dense feuillage, elle aperçoit, dans la cour voisine, une petite maison de brique rouge à toit pointu comme dans les maisonnettes des contes pour enfants, avec un balcon en demi-cercle.

Par-dessus son épaule, je suis son regard, et à travers le feuillage du paulownia, j'aperçois une toute petite fille qui sort de la maison de brique rouge, se redresse de toute sa taille sur le perron devant la porte,

1. Probablement après avoir été interrompue pendant la Révolution culturelle.

descend les marches en hâte, traverse la cour et se précipite dehors par le portail noir en fer sculpté. Puis un petit vieillard s'arrête longuement devant ce portail, comme s'il hésitait.

Un trolley passe dans l'avenue, la receveuse donne des coups secs sur le métal de la carrosserie pour annoncer le prochain arrêt.

Elle détourne les yeux, ramasse nonchalamment son courrier, ouvre les enveloppes l'une après l'autre avec des ciseaux émoussés, déplie les lettres pour les lire. Elle éprouve une attente vague, imprécise. Elle ignore ce qu'elle attend de même qu'elle ignore si son attente est justifiée. En effet, rien ne se produit jusqu'à ce qu'elle ait terminé la lecture de son courrier. Comme pour la maintenir en haleine, le téléphone sonne. L'appareil est près d'elle, elle tend la main et saisit le combiné. Ce n'est pas elle que l'on demande, mais Lao Wang, son vis-à-vis. C'est une voix de femme, peut-être son épouse, peut-être pas. Il a reconnu la voix et interrompu sa tâche, il attend qu'elle lui passe le combiné. Quand elle le lui a donné, elle n'a aucune raison de rester assise sans rien faire, il faut qu'elle se mette au travail. Dans la montagne de manuscrits entassés sur le meuble derrière elle, elle prend celui du dessus et le pose devant elle. C'est un texte banal, insipide, d'une écriture irrégulière, avec des caractères aux formes étranges, incohérents. Elle se plonge studieusement dans sa lecture.

Tout à coup, le brouhaha ambiant fait place au silence, comme cela arrive souvent lors de la projection d'un film : l'action continue, mais le son a disparu. Silence surprenant, comme dans l'attente de quelque événement. Pourtant, personne n'en perçoit l'étrangeté, ils sont tous absorbés par leur travail, ils s'appliquent, comme si ce que chacun faisait était capital, de la plus haute importance. Mais ce silence de courte durée est interrompu par l'entrée d'une abeille bourdonnante qui se met à décrire des cercles dans la pièce et déclenche une certaine agitation. Tout le monde se lève ou presque, certains agitent leur manuscrit comme un éventail, d'autres se servent de livres enroulés, certains suggèrent de l'écraser, d'autres disent qu'il n'arrivera rien si on ne la provoque pas, mais que l'on risque de se faire piquer dans le cas contraire. Sans vraiment y croire, personne n'ose cependant agir trop brutalement. Après un grand tour dans la pièce, l'abeille sort par la fenêtre, laissant derrière elle un sillage d'or brillant qui tarde à se dissiper. Les bruits divers reprennent, le film retrouve à la fois le son et l'image après l'incident.

Lao Wang lui apprend qu'un colloque d'écrivains aura lieu lundi prochain à Lushan. Sans être considérable, il réunira cependant certains des meilleurs auteurs à l'échelon national pour discuter de questions ayant trait à la littérature. Cela promet des discussions animées et la rédaction va peut-être

y envoyer un représentant. Elle se prend à rêver à ce qui arriverait si c'était elle que l'on envoyait, et les battements de son cœur s'accélérent. Lao Li et Xiao Zhang se racontent une anecdote, d'une voix assez forte pour que tous les rédacteurs présents l'entendent, mais trop basse pour qu'elle puisse être entendue au-delà. Elle ne peut s'empêcher de s'intéresser à leur conversation. C'est alors que retentit la musique qui annonce la pause-gymnastique. Tout le monde se lève en désordre dans un bruit de chaises glissant sur le parquet ciré. Le soleil qui entre juste par la fenêtre voisine de son bureau donne une aveuglante lumière blanche. Elle s'éloigne de cet éblouissement pour se diriger vers l'autre bout de la salle, face à une sombre ruelle intérieure. Elle entend le glouglou de l'eau qui dévale en cascade dans les tuyaux. La ruelle toute grise, qui ne voit jamais le soleil, semble désolée mais en même temps douillette, comme si l'on pouvait y cacher quelque chose en toute sécurité. Tournant le dos à la fenêtre opposée ruisselante de lumière, elle s'abîme dans la contemplation de l'étroite et sombre ruelle. Elle entend confusément quelqu'un l'appeler mais ne réagit pas, attendant un autre appel, à moins que celui qui l'appelle ne se lasse. Comme c'est le cas, elle poursuit sa rêverie solitaire.

Sur ce, face à l'étroite ruelle, je continue à réfléchir à mon histoire.

Il n'y a rien dans cette ruelle, à part le sol défoncé et un égout dans lequel l'eau se déverse violemment et déborde avant de rentrer sous terre dans un gargouillis désagréable. Puis le silence revient.

Le dos tourné, elle continue à regarder la ruelle. Le soleil s'est légèrement déplacé, la lumière plus chaude n'éblouit plus. La musique qui accompagne la gymnastique s'est tue et chacun reprend sa place dans un grand raclement de chaises sur le plancher. Elle attend qu'on l'appelle, mais comme rien ne vient, elle quitte la fenêtre pour traverser la salle et rejoindre sa place devant la fenêtre ensoleillée.

Quand elle a franchi la moitié du chemin et même un peu plus, sur la droite, une porte conduit au bureau du rédacteur en chef par deux marches et un bref couloir tournant vers la gauche. Elle est précisément à cet endroit-là...

Dans sa vie d'après, dans ses souvenirs futurs, ce chemin, cette traversée sans fin durera aussi longtemps que la moitié d'une vie...

A mi-chemin, alors qu'elle va passer devant le bureau en question, le rédacteur en chef adjoint (il n'y a pas de rédacteur en chef, le titre n'existe que pour la forme, il n'y a qu'un rédacteur en chef adjoint) sort de son bureau, s'arrête sur les marches près d'elle et lui dit : « Je propose que vous alliez au congrès de Lushan ! »

Le rédacteur en chef adjoint se tient à l'entrée du couloir obscur, et par la porte entrouverte derrière

lui, quelques rais de soleil découpent sa silhouette. Il reste là, à contre-jour, pour lui donner quelques précisions sur l'heure et le lieu de rassemblement pour le départ, le nom du responsable de la maison d'édition organisatrice, etc. Puis il descend les marches et s'éloigne rapidement pour aller rencontrer à son hôtel un écrivain de troisième zone venu d'une lointaine province. Il avait son porte-documents tout prêt à la main tandis qu'il lui parlait. Elle traverse la deuxième partie de la salle pour retourner à son bureau. Le soleil qui poursuit sa course éclaire une deuxième puis une troisième fenêtre avant que retentisse la cloche annonçant la fin de la matinée. Certains vont déjeuner chez eux, d'autres restent sur place. Elle ne rentre pas chez elle, prend le sac contenant son bol en émail et descend acheter son déjeuner. La cantine, au rez-de-chaussée, à côté de la salle des fêtes, laisse échapper de la vapeur de riz et des odeurs grasses de cuisine.

Vingt personnes font la queue devant elle en bavardant et sa voix s'ajoute à celles des autres. Tout en parlant, dans son esprit surgit une image de Lushan. Elle n'y est jamais allée, ni sur aucune autre montagne. Pour elle, Lushan évoque la Grotte des Immortels environnée de nuages échevelés. Elle se trouve à l'entrée de la grotte, vêtue de la robe qu'elle s'est confectionnée il y a longtemps mais qu'elle n'a jamais trouvée l'occasion de porter. Avec sa jupe à panneaux superposés, il est évident qu'elle

convient parfaitement à la fraîcheur exceptionnelle de l'été à Lushan. Pourtant, elle distingue mal sa propre silhouette vêtue de cette robe insolite, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre et qu'elle aussi n'était qu'une inconnue. Elle est cependant si excitée qu'elle élève la voix au point de couvrir celle des autres. On la regarde, elle en est toute gênée. Alors vient son tour de se faire servir.

L'après-midi, alors qu'elle aurait bien des sujets de rêverie, elle ne reste pas tranquille, mais cherche au contraire toutes les occasions pour bavarder avec ses collègues. Entre-temps, elle revoit le manuscrit efficacement, bien que Lushan reste toujours présent à l'arrière-plan de son esprit. Il faudrait qu'elle puisse penser aux deux en même temps. Soudain fatiguée d'avoir ces deux sujets de préoccupation, elle relève la tête pour se concentrer sur un seul en regardant par la fenêtre. Mais voilà qu'elle ne sait plus à quoi penser ni comment y penser, elle n'arrive plus à se concentrer sur aucun sujet. Elle se force à baisser les yeux sur le manuscrit, mais les sommets noyés dans les nuages surgissent derrière les caractères irréguliers du manuscrit avec leurs formes étranges.

Elle ne s'intéresse plus à la ruelle de l'autre côté. Des gens y apparaissent. Tout d'abord, c'est un écolier revenant après la classe qui tambourine à une petite porte tout en appelant jusqu'à en perdre la voix. Puis arrive un paysan du Zhejiang qui cherche

à échanger des casseroles en émail contre des tickets de céréales. Il entre dans la ruelle en psalmodiant comme un chanteur d'opéra, puis ressort de même. Le soleil y vient, un soleil bas venu du couchant, qui teinte la ruelle de jaune et fait songer à la tombée du jour.

Le ciel s'assombrit.

La journée va s'achever, elle ressent la fatigue, elle paraît toute pâle, comme couverte d'une invisible couche de poussière. Ses vêtements ont l'air froissés comme si on les avait frottés, et elle a perdu ses couleurs. Hâte de s'en aller, de rentrer. Elle se sent en état d'infériorité, abattue, impatiente de se retrouver chez elle.

Il y a près d'une heure qu'elle a envie de partir quand sonne la cloche annonçant la fin du travail.

Dans le crépuscule, l'avenue respire une douce paix, mais elle presse le pas comme tous les passants à cette heure-là. Personne n'a envie de s'intéresser aux autres ni d'attirer l'attention, chacun va son chemin rapidement, dans la hâte de rentrer. Heureusement, souffle une douce brise rafraîchissante qui reconforte les corps las et abattus. Il y a longtemps que le soleil s'est couché dans son dos, à l'autre bout de l'avenue, comme s'il existait là-bas une ville destinée à l'abriter. Elle s'éloigne d'un pas rapide et arrive chez elle complètement exténuée. Elle sort ses clés pour ouvrir la boîte aux lettres qui ne contient que le journal du soir, mais à la

réflexion, il ne pouvait rien y avoir d'autre. Elle se sent encore plus lasse. La fatigue, telle une énorme bête informe, s'abat sur elle, l'écrase, et il lui faut toutes ses forces pour la supporter, lui résister. Lentement, elle gravit l'escalier. Elle ne peut s'appuyer à la rampe rouillée, et le long du mur opposé, couvert de dessins obscènes, s'entassent toutes sortes d'objets de rebut qui empêchent de s'en approcher. Elle n'a d'autre solution que de monter tout doucement. Certaines fenêtres sont déjà éclairées, d'autres restent obscures. La fenêtre de chez elle, qui donne sur le couloir, est noire. Elle sait pertinemment qu'il rentre un quart d'heure après elle, mais elle ne peut réprimer un vague sentiment d'agacement et d'impatience. Quand elle ouvre la porte, la bouffée de chaleur qui lui saute au visage et l'enveloppe la fait aussitôt transpirer à grosses gouttes. Son corps resté sec toute la journée est à présent tout en nage. Pleine de ressentiment, elle pénètre dans l'appartement et ouvre la porte donnant sur le balcon couvert de feuilles sales. Elle se souvient vaguement du vent et de la pluie d'automne de la nuit passée.

Pleine d'amertume, toujours transpirante, elle se met à laver le riz tout en s'échauffant violemment en pensée. Sa respiration s'accélère. Il ne rentre pas alors qu'elle l'attend avec impatience. Elle sait bien qu'il ne peut être là avant dix minutes, mais elle l'attend avec anxiété en échafaudant des suppositions

malveillantes qui l'irritent et lui font monter les larmes aux yeux. Il arrive cinq minutes plus tard. Mais voici qu'à ce moment-là elle souhaiterait qu'il soit en retard de dix, vingt minutes, ou même davantage. Ainsi, son amertume et sa colère se justifieraient, elle pourrait leur lâcher la bride. Mais justement, il arrive à l'heure. A six heures précises, elle entend la clé tâtonner pour trouver la serrure. Elle est presque déçue, son irritation s'accroît et elle fait de pénibles efforts pour se maîtriser. La porte s'ouvre, mais pour éviter d'éteindre la flamme du fourneau à gaz tout proche, il l'ouvre à peine, passe la tête par l'entrebâillement, un sourire aimable plaqué sur le visage, et se faufile lentement par l'ouverture. Furieuse, elle lui crie : « Vite ! Le gaz va s'éteindre ! » Il entre prestement et tire la porte derrière lui. Il ne se rend pas compte que la porte fermée trop vite crée un appel d'air, la flamme résiste un instant puis s'éteint partiellement. Soudain submergée par la colère, tel un fleuve en crue rompant ses digues et inondant des milliers de *li*, elle explose en une litanie de reproches et de plaintes.

Il se hâte de se retrancher dans la chambre, ce qui exacerbe la colère de sa femme. Elle frappe inutilement la sauteuse à grands coups de spatule. Elle récrimine sans fin, plutôt pour se trouver des justifications que pour se défouler contre lui. Il lui faut s'inventer maintes bonnes raisons pour se révolter, sinon elle se mettrait dans son tort. Elle

juge en toute équité qu'elle est bel et bien dans son tort. Malgré sa patience, il ne peut s'empêcher d'intervenir : « C'est bon ! ça suffit ! » dit-il d'un ton apaisant, qui laisse cependant percer sa lassitude et son indifférence. Mais cela stimule sa colère et son sentiment d'être incomprise. Elle se dit souvent que s'il pouvait faire un éclat, tomber sur elle à bras raccourcis, elle en serait peut-être apaisée, mais il se montre invariablement conciliant. Il lui est arrivé de lui faire part de ce souhait quand elle était maîtresse d'elle-même, mais il n'a jamais eu l'audace d'essayer, si bien qu'il n'y a pas moyen de vérifier si son hypothèse est fondée. Il l'a toujours déçue par son attitude. Comme personne ne l'aide à se maîtriser, à se dominer, sa nature emportée et nerveuse s'est irrémédiablement développée, suscitant de l'aversion chez les autres, mais aussi en elle. Elle est écœurée et fatiguée d'elle-même, mais incapable de se réformer, elle ne sait comment résoudre ce problème. Pour prouver que l'aversion qu'elle suscite chez les autres est injuste, qu'elle n'en est pas responsable, elle accumule les justifications oiseuses. La pièce retentit de ses criaileries mêlées au crépitement de la graisse dans la sauteuse. Heureusement, il a les nerfs si solides qu'ils en sont presque engourdis. Il souffre en silence et quand elle se rend compte de sa douleur silencieuse et de la prudence qu'il déploie, elle en est malheureuse pour lui et plus encore pour elle car ses réactions l'humilient et

la découragent. Elle éprouve même le désir de se corriger. Mais il la connaît parfaitement, elle ne peut rien lui cacher. Elle est ainsi ! Tel est son caractère ! Il ne peut en être autrement ! Elle se lamente en elle-même, les yeux noyés de larmes, furieuse. Personne ne l'entend, on n'entend que ses récriminations qui leur gâchent la soirée à l'un comme à l'autre. Peu à peu gagnée par la lassitude, elle aspire à ce qu'il vienne la consoler, elle a besoin de douces caresses pour s'apaiser et reprendre des forces. Mais il n'en fait rien. Il a traversé tant de combats sans faiblir que ses reproches l'ont rendu depuis longtemps insensible. Il faut qu'il le soit, qu'il ferme les yeux, les oreilles et tous ses sens pour se protéger afin de faire face à la violence de la prochaine révolte de sa femme. Grâce à sa ténacité à toute épreuve, il passera lentement ces années banales dans leur grandeur. Ainsi chacun se débat-il seul sous ce toit, avec des heurts, mais en gardant ses distances. Ils sont incapables de se venir en aide.

Puis ils dînent, car cette scène ne leur a pas coupé l'appétit, et ensuite, ils ont envie de regarder la télévision. Elle a fini par se calmer, et quand elle est calme, il règne un épais silence, seule résonne la voix claire de la présentatrice de télévision. Malgré leur lassitude, ils n'ont pas l'idée de sortir de chez eux pour trouver, chacun de son côté, un peu de joie de vivre. Ils sont comme liés l'un à l'autre, ils ne peuvent que rester ensemble pour le meilleur et

pour le pire. Ainsi demeurent-ils en cette pièce minuscule et sombre, éclairée par une seule lampe, elle appuyée à la tête du lit, lui assis sur une chaise. Il lit un livre, elle lit le journal du soir, puis vient son tour de lire le journal et elle un livre. La télé est toujours allumée, elle diffuse un mauvais récit de peines et de joies, de séparation et de retrouvailles. Ils ne la regardent pas, mais elle entretient un bruit de fond sans lequel le silence serait trop pesant.

Ayant retrouvé tout son calme, elle se met à penser à Lushan avec un certain plaisir. L'explosion de fureur passée, elle est d'humeur particulièrement paisible et douce, elle fait un peu pitié. Elle lui annonce enfin qu'elle va partir en mission. Il lui demande quand et elle répond que c'est dans cinq jours. Ils se mettent ainsi à parler, d'un ton uni et tranquille. Il vient, lui aussi, s'appuyer à la tête du lit, ce qui lui permet, à elle, de se blottir contre lui, pour profiter de la chaleur à laquelle elle aspirait depuis longtemps. Elle est alors toute tendresse et consolation. Il la caresse comme si elle était un chaton perdu et elle lui rend la pareille avec de petits gestes doux. Ils éprouvent un bonheur bien mérité, la fatigue de la journée et la tension de tout à l'heure trouvent leur consolation. Laisant de côté les multiples mouvements d'humeur passés, ils ne pensent qu'à la joie présente, ils puisent dans ce bref moment de joie des forces pour affronter la suite interminable et fastidieuse du temps. Fatigués

l'un et l'autre, ils s'endorment profondément. Dans l'inconscience du sommeil, ils se séparent, chacun occupant son côté du lit jusqu'au matin. Le jour se faufile peu à peu entre les lattes de bambou du store jusqu'à tisser un réseau de clarté qui baigne toute la pièce. Ensuite apparaît le soleil. Pour se lever, elle commence par s'asseoir au bord du lit. Le vent secoue le store, déplaçant les rayons du soleil, si bien qu'il est tantôt éclairé, tantôt dans l'ombre. Puis il remue brusquement, agite ses quatre membres et s'assied en tailleur. Ils s'observent, hébétés, la colère et la tendresse de la veille au soir évanouies sans laisser de traces, comme si c'était un rêve.

Cinq jours plus tard arrive enfin le moment du départ. Elle a une couchette de seconde classe réservée dans l'express de huit heures du soir. Ce jour-là, elle ne va pas travailler, elle se lève tard. Quand il est levé, elle replonge inconsciemment dans le sommeil et fait même un long rêve dont elle ne se souvient plus du tout au réveil.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, le soleil atteint déjà le lit à travers le store. De loin, elle aperçoit un mot qu'il lui a laissé sur la table de chevet, mais elle n'a pas le courage de tendre la main. Elle se sent bien, sans la moindre envie de bouger. Comme c'est bon

de dormir ! se dit-elle. Elle apprécie la fraîcheur et le poli de la natte de bambou sur laquelle elle déplace lentement bras et jambes dans un mouvement de va-et-vient. Elle voudrait refaire un somme, mais elle a assez dormi, elle n'a plus du tout sommeil et ne parvient même plus à garder les yeux complètement fermés. A travers ses paupières mi-closes, elle aperçoit l'ombre de ses cils, et à travers cette ombre, ses yeux bougent lentement sans qu'elle en ait conscience : en haut de la bibliothèque sont entassés des journaux couverts de poussière et cette poussière vole dans le soleil qui la fait briller ; à la porte du balcon est accrochée une orchidée en pot qui fut splendide mais est morte à présent ; il lui reste quelques feuilles vertes comme de la ciboule, dont l'ombre se projette sur la coiffeuse ; sur cette dernière est posé un rasoir électrique encore branché. Elle se souvient vaguement d'avoir entendu un brusque vacarme tout à l'heure et d'avoir crié quelque chose. Il a lancé ses pantoufles de part et d'autre de la porte, une casserole est posée sur le gaz. Après avoir fait le tour de l'appartement, son regard revient à la table de chevet et au mot posé sous sa montre. Elle fait l'effort de tendre la main pour attraper le billet : il annonce qu'il lui a acheté des petits pains fourrés à la viande qui sont dans la casserole sur le gaz. Il ajoute qu'il va prendre un congé cet après-midi pour revenir lui tenir compagnie. Elle sourit, s'étire paresseusement,

se retourne dans le lit pour se mettre à plat ventre, dans une position aussi confortable qu'insthétique. Soudain, elle n'a plus tellement envie de partir, pourquoi donc aller là-bas ? N'est-elle pas bien à la maison, pourquoi aller au-devant de toute cette fatigue ? Après une nuit dans un train bondé, il lui faudra trouver la maison d'édition organisatrice, parlementer et dénicher un hôtel. La voilà soudain toute morose. Où couchera-t-elle le soir ? Elle l'ignore. Elle sera seule, sans aide, à se démener dans ce lieu inconnu. Elle a des regrets, mais pressée par le temps, elle a encore mille choses à faire, notamment ses bagages. Ah ! Comme tout cela l'ennuie ! Elle se met soudain à songer à tous les mérites de son mari. La pensée de le laisser à la maison pendant dix jours, loin de la réjouir, accroît sa lassitude. Elle se sent épuisée, mais consciente du temps qui passe, elle se lève en hâte. Pourtant, quand elle a terminé ses préparatifs, il n'est même pas midi. Alors, elle s'impatiente, attend la tombée de la nuit, attend l'heure du départ, attend dans l'anxiété. A l'approche du soir, fatiguée par cette tension, gagnée par l'ennui, elle devient irritable. Elle sent monter en elle une colère indicible et se met à l'accabler de reproches pour des riens. Aussi entraîné soit-il, il ne peut se défendre d'un certain accablement et, tête baissée, boit son alcool en silence. Elle rabâche ses griefs, tels des amuse-gueules pour accompagner l'alcool, la tête hérissée de rouleaux

de couleurs différentes, violet et rouge, qui lui donnent un air à la fois gai et désordonné.

Finalement, excédé, il lève la tête pour dire quelque chose sans y parvenir, et finit par déclarer :

« En voilà assez, tu vas partir, je ne veux pas de scène. »

Puis il baisse la tête sur son verre d'alcool. Après cette déclaration, allez savoir pourquoi, elle se tait, alors qu'elle aurait pu lui répliquer : « Si je ne parlais pas, serais-tu donc prêt à une scène ? Pour quelle raison me chercherais-tu querelle, je voudrais bien le savoir ! » Elle aurait ainsi un nouveau grief qu'elle pourrait développer à perte de vue. Mais elle se tait sans lui opposer aucune réponse bien sentie. Surpris par ce calme inattendu, il lève la tête et leurs regards se croisent. Puis chacun se penche sur son bol de riz et elle cesse ses récriminations.

Longtemps après, elle repensera souvent à cette fin d'après-midi, à ce dernier repas juste avant son départ et à ces mots qu'il a prononcés sans y réfléchir, dans le seul but d'éviter une scène.

*En voilà assez,
tu vas partir,
je ne veux pas de scène.*

Par la suite, chacun de ces mots apparaîtra comme un présage. Pourtant, sur le moment, ni l'un ni l'autre ne s'en rend compte, ils éprouvent juste une vague, très vague inquiétude. Pourquoi

donc ? Lorsqu'ils y pensent, cette inquiétude se dissipe, ils ne parviennent pas à en saisir la raison. Puis elle se calme et jusqu'à ce qu'elle monte dans le train, la paix règne entre eux. Quand la cloche retentit, annonçant le départ du train, elle songe brusquement à lui faire une recommandation, relève la vitre et sort la tête par la fenêtre pour lui dire qu'il faut sortir les côtelettes et la viande du congélateur pour les faire dégeler deux ou trois heures à l'avance. Il faut donc qu'il rentre le midi pour sortir la viande et qu'il n'oublie pas de la mettre sur une assiette pour éviter qu'en dégelant l'eau ne se répande partout... A cause de la sonnerie, il entend mal, elle doit répéter ses phrases deux ou trois fois. La cloche s'arrête avant qu'elle ait fini, le train s'ébranle et il l'accompagne d'abord en marchant, puis en courant. Appuyée à la fenêtre, elle se penche au-dehors autant qu'elle peut pour achever ses explications, mais le train qui prend de la vitesse s'éloigne de plus en plus et le vent qui lui souffle aux oreilles l'empêche même d'entendre sa propre voix. Il continue cependant à courir de toutes ses forces. Elle lui crie : « Arrête ! » Il voit ses lèvres remuer, se figure qu'elle a encore quelque chose à lui dire et court de plus belle. Malheureusement, le train accélère, le laissant loin derrière, point noir en mouvement, de plus en plus petit. Le cœur brusquement serré, elle sent les larmes lui monter aux yeux. Le train quitte la

gare brillamment éclairée pour entrer dans la nuit noire qui enveloppe la campagne. Toujours penchée à la fenêtre, elle regarde en arrière. Elle voit la queue du train qui glisse sur les rails dans la campagne obscure. Les rizières brillent d'un éclat sombre et, très loin vers l'horizon, une lampe clignote. La lune se lève, éclairant la voûte céleste. Dans le clair de lune, elle aperçoit l'ombre légère du train qui avance dans l'espace entre ciel et terre.

Quel besoin avait-il de courir ainsi ? se dit-elle en réprimant ses larmes. S'il y a quoi que ce soit d'important, arrivée là-bas, je peux lui écrire pour le lui dire. Mais pourquoi fallait-il absolument qu'elle lui dise quelque chose juste à ce moment-là ? Elle se rend vaguement compte que ce qu'elle voulait exprimer, ce n'était ni cette phrase-là ni une autre, que le contenu de la phrase importait peu. Au moment où la cloche annonçant le départ a retenti, elle a soudain éprouvé un sentiment d'urgence indéfinissable, la nécessité de lui dire quelque chose à ce moment précis, sinon il serait trop tard. Pourquoi trop tard ? Elle ne le saisit pas bien. Parce que dès l'arrêt de la sonnerie, le train s'ébranlerait et partirait, l'emportant avec lui, elle a ressenti un vif désir de lui dire quelque chose. Elle a cherché quoi. Oui, pensait-elle, mais que lui dire ? Comme si, dans l'urgence de l'instant, ne trouvant rien à dire, elle s'était souvenue brusquement de la méthode à suivre pour décongeler la viande et la lui

avait transmise en essayant de couvrir le tintement de la cloche. Ah ! Cette cloche dont le rôle est de presser les retardataires, c'est comme si elle rendait la séparation bien réelle. Elle est obsédée par une étrange incertitude.

Tourmentée par cette incertitude persistante, elle se met à lire un roman sorti de son sac. Au bout d'un moment, sentant le sommeil la gagner, elle se lève pour installer ses couvertures et se couche. Dans un demi-sommeil, elle rêve. Ses rêves se balancent au rythme du train, ponctués par le roulement sur les rails. Elle a un sommeil pénible. Fouettée par le vent frais chargé d'humidité par le brouillard nocturne, elle a la peau poisseuse et criblée de noire poussière de charbon. Dans son rêve, elle prend un bain, se lave la tête avec un grand soulagement, mais toujours assorti d'un sentiment de regret, sans doute parce qu'elle comprend que ce n'est qu'un rêve. Lorsque, enfin arrivée à l'hôtel, elle se douche tout son soûl, elle qui d'ordinaire ne se souvient jamais de ses rêves se remémore tout à coup son rêve du train.

Le colloque se réunit d'abord à Nanchang, avant de monter à Lushan le lendemain. Les écrivains sont presque tous présents, à l'exception de deux d'entre eux qui doivent arriver par l'avion du soir. Quant aux rédacteurs et aux journalistes, ils arrivent les uns après les autres. Le colloque ne s'occupe pas de leur logement, mais elle a de la chance.

En effet, comme il y a un lit vacant dans une chambre réservée aux femmes, on le lui attribue. Les autres rédacteurs et les journalistes sont logés dans des centres d'hébergement des environs, à une certaine distance, et d'autres vont directement à Lushan attendre les congressistes. Elle est particulièrement bien placée pour rencontrer les écrivains du matin au soir et bien qu'elle ne puisse pas leur demander ouvertement des textes pour ne pas déplaire à la maison d'édition organisatrice, elle peut nouer des relations amicales et poser des jalons pour obtenir des manuscrits par la suite. Comme en outre elle présente bien, qu'elle a de la conversation et sait ne pas s'imposer, elle est très appréciée. Il faut accueillir les écrivains, les installer, leur faire la conversation. Ils ne restent qu'un soir à Nanchang, et pour qu'ils ne s'ennuient pas, on va leur acheter des billets pour un spectacle de chants et de danses. Pourtant, ils préféreraient assister à une représentation de *ganju*, l'opéra local. Renseignements pris, on finit par trouver une pièce jouée par une modeste troupe de district et l'on va se procurer des billets. Certains écrivains sont fatigués et fiévreux à la suite du voyage. D'autres ne s'intéressent pas à l'opéra local. Au milieu de l'effervescence et de la bousculade, on fait appel à elle pour aller accueillir les arrivants à l'aéroport en compagnie d'un responsable de la maison d'édition, ce qu'elle accepte avec plaisir.

Comme tout se déroule étonnamment bien, après une bonne douche, elle se sent de bonne humeur, pleine d'allant et de patience. Elle ne cesse de se dire : j'ai vraiment bien fait de venir ! Elle ne veut même pas songer à la monotonie des jours si elle n'était pas venue. Elle n'a pas mis ses rouleaux après s'être lavé la tête de peur de se ridiculiser et de s'enlaidir, elle s'est contentée de se sécher les cheveux avec une serviette, de les lisser et de les attacher avec un élastique derrière la tête, ce qui lui donne un air charmant. Puis elle a enfilé une robe sans manches à rayures et des sandales à lanières tressées qui la rajeunissent par leur fraîcheur. Peu après le dîner, on l'appelle pour se rendre à l'aéroport.

Elle y va en voiture avec M. Yao, sous-directeur artistique de la maison d'édition. En route, ils parlent des difficultés du monde de l'édition, se réjouissent de l'essor et des progrès du roman, il lui rapporte des bruits qui courent et des anecdotes sur les deux écrivains qui arrivent par le vol 1157, entrecoupés d'explications sur les lieux et les sites célèbres qu'ils traversent. Sans s'en rendre compte, ils sont déjà arrivés à l'aéroport : ils ont près d'une heure d'avance sur l'arrivée de l'avion. Ils vont s'asseoir, mais au bout d'un moment, inquiète, elle va se renseigner. Quand on lui confirme que le vol n'a pas de retard, elle retourne s'asseoir et ils continuent à attendre en bavardant. Leur chauffeur, qui

a ses entrées partout grâce à un réseau complexe de relations, les emmène au bord de la piste pour accueillir leurs invités.

L'immense aéroport qui semble sans limites paraît en revanche proche du ciel. Le temps est couvert, sans étoiles ni lune. On devine vaguement au loin quelques avions, tels de grands oiseaux, et des camions qui se déplacent sans bruit comme de gros insectes. Personne en vue, le vent qui souffle au ras du sol tourbillonne à leurs pieds. Décontenancés, ils restent sur place, ne sachant dans quelle direction aller. Sur cet aéroport si vaste que surplombe le ciel, pris entre ces deux immensités, on se sent impuissant comme devant la fatalité. Saisis par ce sentiment, ils se taisent. Ils restent ainsi debout, silencieux, pendant un temps qui leur paraît bien long, enveloppés par le ciel proche et en même temps lointain. On les informe alors que l'avion qu'ils ont devant eux, c'est le vol 1157 qu'ils attendent, et ils se dirigent vers lui.

C'est un tout petit avion que la nuit rend presque invisible. Quand ils ont traversé ce rideau de nuit, ils distinguent l'appareil. Des voyageurs en sortent par une passerelle d'à peine cinq à six pieds de haut, ils descendent les marches jusqu'au sol et s'avancent lentement, chargés de sacs plus ou moins grands. Un camion est arrêté à côté de l'avion, silencieux, attendant le déchargement des bagages. Elle s'avance lentement, et soudain,

M. Yao s'immobilise à ses côtés, puis elle entend de chaleureuses salutations, mais les voix se perdent vite sur l'immense terrain d'atterrissage. Elle s'arrête net, se retourne et découvre deux hommes dans la force de l'âge, presque de la même taille, l'un portant lunettes, l'autre non. M. Yao la présente, ils lui sourient d'un air affable. L'homme aux lunettes tend une large main tiède pour serrer la sienne toute fraîche. Celui qui ne porte pas de lunettes lui tend lui aussi la main, mais ils n'arrivent pas à échanger une franche poignée de main, seul le bout de leurs doigts se heurte. Ils s'écartent, confus, se tendent à nouveau la main sans succès, et enfin, un peu déconcertés, échangent une vraie poignée de main. Alors que toute la journée s'est parfaitement déroulée, ce minuscule incident la contrarie quelque peu. Elle ne comprendra que plus tard que c'était un fait mémorable. Pourtant, sur le moment, elle se sent ridicule, elle en est consternée. Elle fait demi-tour et se dirige vers la salle d'attente avec les trois hommes. Juste à ce moment-là, surgissant des nuages, les étoiles font leur apparition et regardent la terre. Elles semblent toutes proches, mais à peine a-t-elle levé la tête vers elles qu'elles s'éloignent. Eclairées par les étoiles, les pistes paraissent encore plus vastes, elles donnent une impression de désolation indéfinissable. Ils avancent vers les lumières, entrent dans la salle d'attente où seront acheminés les bagages, juste une

petite valise noire en simili cuir qui appartient au porteur de lunettes. Elle demande à l'autre voyageur : « Et vos bagages ? » Sans rien dire, il tapote le sac de voyage orange muni de quatre roulettes qu'il porte à l'épaule. L'homme aux lunettes est le seul à parler, il plaisante, plein d'allant, tape même sur l'épaule de M. Yao. A côté de lui, M. Yao qui est petit et mince semble encore plus petit et banal. L'autre écrivain se contente d'écouter, il sourit avec indulgence, son sac toujours sur l'épaule. Elle attrape la courroie qui pend dans son dos pour l'inciter à poser son sac à terre en attendant le bagage enregistré. Il saisit la courroie qui passe sur sa poitrine et ensemble, ils posent le sac par terre. Lorsqu'ils se redressent, tout contents, ils échangent un sourire. Un peu intimidée, elle se tourne pour écouter avec attention le récit plein de verve de l'autre écrivain. Il raconte une mésaventure embarrassante et amusante qui leur est arrivée avant de prendre l'avion et elle rit de bon cœur aux moments les plus drôles. Elle se rend compte que l'autre écoute lui aussi attentivement, elle est si joyeuse qu'elle ne parvient plus à imaginer qu'il y ait en ce monde des raisons de se tourmenter. Quel plaisir ! Elle tourne la tête vers les fenêtres ouvertes de la salle d'attente qui laissent entrer le vent, elle regarde les étoiles, le ciel constellé d'étoiles.

A l'arrivée des bagages, le chauffeur emmène l'homme aux lunettes reconnaître le sien. M. Yao et

elle restent en compagnie de l'autre écrivain face à la piste d'atterrissage, devant une large baie par laquelle le vent les caresse. Sans doute fatigué par ses efforts d'amabilité, M. Yao ne trouve pas de sujet de conversation. Elle-même n'éprouve pas le besoin de parler et comme leur invité n'est pas bavard, le silence s'installe entre eux. Elle remarque le regard d'appel à l'aide que lui jette M. Yao, mais elle persiste à se taire car elle ressent ce silence comme tout à fait naturel, pas du tout gênant et même quelque peu complice. Les efforts de conversation de M. Yao, superflus et déplaisants, tombent dans le vide si bien que, décontenancé, il se tait. Tous trois échangent des regards amicaux, sourient gaiement, et c'est tout. Elle regarde derrière l'écrivain une immense horloge dont les aiguilles indiquent neuf heures et quart. Elle l'observe longuement et ne baisse les yeux que lorsque la grande aiguille a bougé imperceptiblement. Les autres reviennent alors avec le bagage, ils les interpellent : « On y va ! » et elle acquiesce : « Oui, allons-y. » A ces mots, elle se baisse pour prendre le sac orange posé à terre, mais il ne la laisse pas faire et saisit une courroie. Elle s'acharne pourtant, mais ils ne cèdent ni l'un ni l'autre. Finalement, de son autre main, il s'empare de sa main qui tient la courroie et la détache du sac. Une grande main d'homme emprisonne la sienne qui paraît soudain toute petite et innocente. Elle est bien obligée de

céder, un peu confuse. Leur groupe traverse majestueusement la salle d'attente déserte en passant sous la grosse horloge.

Ils montent en voiture, le porteur de lunettes à côté du chauffeur et tous trois à l'arrière, elle entre les deux hommes. Il lui demande s'il peut fumer. Sans répondre, elle tend la main pour ouvrir le cendrier sur le côté et il allume une cigarette. La fumée effleure sa joue, telle une brise légère, et caresse ses cheveux. Soudain émue, elle a les yeux brillants. Elle pousse un long soupir. Elle se sent heureuse, comme si, en l'espace d'une nuit, tout s'était transformé, non seulement sa vie, mais elle-même. Que sont devenues l'anxiété, la tension et la morosité passées ? Elles se sont évanouies comme si elles n'avaient jamais existé. Elle se sent le cœur aussi pur qu'un étang d'eau claire. Elle pousse un brusque soupir et M. Yao, surpris, se tourne vers elle. Toute confuse, elle se reproche de s'être sentie si bien qu'elle en a perdu le contrôle d'elle-même. Mais lui ne tourne pas la tête, ne manifeste aucune surprise, comme s'il comprenait très bien son état d'esprit. Elle ne peut s'empêcher de le regarder : il est en train d'écraser son mégot dans le cendrier, elle voit son cou et son visage de trois quarts. Elle songe à un roman de lui qu'elle a lu. L'œuvre lui devient soudain proche et en même temps un peu mystérieuse.

La voiture file le long de la route obscure, effleurée rapidement par l'ombre des arbres plantés en

bordure. Appuyée au dossier du siège, elle observe le paysage nocturne par la vitre par-dessus son épaule, saisie par un sentiment d'irréalité. Les lumières se font plus nombreuses quand la voiture arrive en ville par l'avenue des Monts Jinggang, aussi large que l'avenue de Chang'an à Pékin. Le monument commémoratif du soulèvement du 1^{er} août¹ se dresse, silencieux, surmonté d'une unique étoile brillante, une étoile qui ne scintille pas mais se contente d'éclairer, comme si elle était transparente. La voiture ralentit pour se joindre au flot des autres voitures.

Elle lui annonce qu'ils partiront pour Lushan le lendemain. Il l'écoute d'un air ravi. Elle précise, comme si c'était elle qui les recevait, qu'il fait frais en altitude, et elle ajoute que, malgré l'automne avancé, il fait encore très chaud ici. « Un vrai four ! » dit-il. « Le temps est bien plus agréable à Lushan, il faut même se couvrir matin et soir, il faut faire attention », dit-elle en lui lançant un coup d'œil. Il est vêtu d'un tee-shirt à manches courtes et d'un short qui découvre ses jambes couvertes de poils noirs frisés. Elle détourne les yeux, un peu dégoûtée. Il explique qu'il a pris un coupe-vent, et d'un geste de la main, désigne son sac de voyage dans le coffre de la voiture. M. Yao qui semble avoir

1. Organisé par les communistes en 1927, contre la politique de Tchang Kai-shek. La ville fut prise par 30 000 hommes armés et un comité révolutionnaire fut créé.

repris des forces se met à raconter des légendes à propos de Lushan. Il en enchaîne toute une série jusqu'à l'arrêt de la voiture devant l'hôtel. Puis il descend de voiture, et l'écrivain silencieux lance une seule phrase, suggérant que M. Yao a dû emprunter tout spécialement un recueil des *Légendes de Lushan*. Mais M. Yao qui s'est précipité, plein de zèle, vers le coffre pour sortir les bagages, ne l'a pas entendu. Elle est seule à l'entendre et ils échangent un sourire de connivence.

Il est onze heures quand elle retourne dans sa chambre. La jeune femme écrivain, presque une gamine, dont elle partage la chambre, dort déjà profondément. Elle n'allume pas la lumière de peur de la déranger. Éclairée par la lune qui traverse les légers rideaux, elle se couche sans faire de bruit. Elle s'étend sur le dos, étire les jambes et allonge les bras. Ainsi installée confortablement, elle admire son corps élancé baigné de clair de lune. Elle s'examine attentivement, les yeux à demi baissés, la gorge serrée d'émotion par la douce beauté de ce corps. Elle se détend, love ce corps chéri sur lui-même, se blottit entre les draps frais et revient en pensée sur cette journée si bien remplie. Elle se met à réfléchir à ses actes tout au long du jour comme une écolière qui fait son examen de conscience. Le résultat la satisfait, excepté ce long soupir incongru poussé en voiture dans un moment d'absence qu'elle regrette obscurément. Cependant, quoi qu'il

en soit, la journée s'est bien passée et les jours qui vont suivre se passeront tout aussi bien, peut-être même encore mieux. Il faut absolument qu'elle profite au maximum de ce séjour pour qu'il ne lui laisse aucun regret. Elle se figure presque que ces dix jours de congrès n'auront pas de fin, qu'ils dureront indéfiniment, éternellement. Elle s'endort, à la fois émue et sereine. En rêve, elle reprend le train, entend ses grondements sur les rails. Il roule sans jamais s'arrêter, avançant entre un ciel immense et une terre infinie, traînant derrière lui son ombre allongée, lançant parfois un coup de cloche.

Ils arrivent à Lushan le lendemain vers cinq heures du soir. Ils sont logés dans une maison de repos qui a l'air d'une villa. Devant s'étend un lac aux eaux bleues et derrière s'élève la montagne infinie. Rédacteurs et journalistes surgissent alors tel un essaim d'abeilles, et une fois qu'ils sont là, l'éditeur qui organise le congrès n'est plus en mesure de garder les écrivains sous le boisseau, il est bien obligé de les laisser libres de leurs mouvements. Plein de dépit, il reste vigilant pour éviter de laisser filer des manuscrits entre les mains des concurrents. Dépenser son argent pour que les autres en profitent, c'est vraiment comme coudre une robe de mariée pour qu'une autre la porte. Elle est la seule

dont les organisateurs ne se méfient pas car ils la considèrent comme une des leurs. Quant à elle, pleine de tact, elle n'aborde pas le sujet des manuscrits avec les auteurs. Elle est d'ailleurs incapable d'y songer à ce moment-là. Demander un texte à un auteur, le relire, le donner à imprimer, puis corriger minutieusement les épreuves, voilà des tâches qui sont à mille lieues de ses préoccupations, encore plus éloignées que si elle les avait accomplies dans une vie antérieure. Elle ne se sent plus du tout la même femme. Entièrement métamorphosée, dans un état d'esprit tout à fait différent, elle devient pondérée, elle se contrôle, garde son sang-froid, et cette maîtrise d'elle-même qui la réjouit devient secrètement son objectif quotidien. Elle tient beaucoup à se montrer sereine, une telle attitude est source de joie immense tant pour elle que pour autrui. Elle a conscience d'être appréciée par les autres qui recherchent sa compagnie, n'oublient pas de la faire participer aux activités et s'inquiètent lorsqu'elle est absente. Elle leur en est reconnaissante, elle trouve la vie belle.

Au crépuscule, un brouillard irrésistible surgit d'au-delà des montagnes. En quelques secondes, le lac disparaît, telle une énigme, perdu dans un océan de vapeur. Les monts sont noyés dans des flots de brume qui ne laissent apparaître que les pointes des sommets, comme des îlots émergeant de la mer. Un soleil fantomatique s'abîme dans une

nappe de ce brouillard qui ne cesse de se répandre. Ils se précipitent tous sur la terrasse. Appuyés contre la balustrade, ils regardent à distance cette blancheur floconneuse qui se rapproche insidieusement. Comme de l'eau qui se serait arrachée à l'attraction terrestre, le brouillard circule en tous sens, dévoilant parfois un pan de montagne avant de le masquer un instant plus tard, tel un illusionniste. Ils ont tous revêtu des vestes de couleurs variées ou des imperméables, ils sentent l'air frais et humide mais sont loin de s'imaginer que ce brouillard va arriver jusqu'à eux, circuler entre eux puis se reformer au-delà, qu'il va les séparer, si proches soient-ils. Si l'on se tenait par la main, ce brouillard s'insinuerait même entre les doigts pour vous séparer. Peu à peu, les voix s'assourdissent, alors que l'on est tout proche, elles semblent venir de loin. Les silhouettes deviennent floues. Le brouillard s'enroule autour de chacun comme des flots déferlant autour de récifs. Sous sa protection, les contraintes s'estompent, des voix excitées s'élèvent presque en même temps, personne ne distingue ce que dit son voisin, chacun n'entend que sa propre voix. Le brouillard les sépare, les isole, ils décrivent d'une voix forte la forme qu'il prend sous leurs yeux, ils s'efforcent, sans y parvenir, d'exprimer l'apparition fugitive d'un sommet à travers les nuées, enivrés qu'ils sont par le paysage environnant. Elle, en revanche, garde le silence, dominée

par un sentiment d'euphorie qui la rend encore plus paisible. En réalité, ces montagnes et ces eaux voilées devraient s'apprécier dans le calme et le silence, ce paysage noyé dans la brume n'a pas besoin de mots. Debout, silencieuse, contre la balustrade, elle n'est pas importunée par les bavardages environnants, jamais elle ne s'est sentie aussi indulgente et généreuse qu'à présent. D'ailleurs, sa sérénité lui permet de remarquer que lui aussi se tait. Elle se rend compte qu'il observe la montagne sans rien dire, et en même temps, qu'il réagit au message lancé par les monts.

Séparés par deux personnes, ils ne se jettent pas un regard. Parmi les exclamations enthousiastes, ce silence partagé les amène à remarquer l'autre et sa contemplation silencieuse. C'est alors qu'ils ont l'impression de commencer à se parler, ou plutôt non, ils n'ont pas cessé de se parler. Sans avoir l'intention de se transmettre un message, ils communiquent pourtant, se donnent des nouvelles des montagnes cachées derrière l'écran de brouillard, des nouvelles du lac, ainsi que des nouvelles d'eux-mêmes, dissimulés eux aussi dans le brouillard. Perdus dans cette foule avide de s'exprimer, ils sont les seuls à communiquer sans paroles. Eux seuls s'aident véritablement, en se complétant l'un l'autre, à mieux comprendre ces monts et ces eaux. Ce qu'ils en ressentent et ce qu'ils en retirent sans intervenir par quelque

action que ce soit dépasse de loin ce que ces excités peuvent éprouver.

Elle est fière de son calme, fière de comprendre cette montagne, et plus fière encore de constater que leur silence, à l'un comme à l'autre, manifeste leur compréhension de la nature environnante. Pourtant, elle frissonne, inquiète et perplexe. Elle a vaguement conscience qu'il va se passer quelque chose. Elle le redoute, elle s'en émeut, mais en même temps elle se dit, comme si tout cela avait été programmé quelques dizaines d'années plus tôt, que cela fait partie de la vie, cela doit arriver ici et maintenant, fixé par le destin, c'est naturel. De toute façon, elle ne peut s'y dérober, elle n'en a d'ailleurs pas l'intention.

Cependant, il ne se passe rien.

Le ciel s'assombrit, les congressistes, toujours excités, descendent l'un après l'autre au rez-de-chaussée pour le dîner. Au menu figurent les trois trésors de Lushan : le coq de roche qui ressemble au faisan en plus gras et plus tendre, les oreilles de roche qui ressemblent aux champignons noirs mais en plus nutritif, et le poisson de roche qui ressemble à l'argentin¹ mais en plus recherché. Ils ne sont pas à la même table, mais aux deux extrémités d'une travée de quatre, elle à droite, lui à gauche. Ils

1. Ou *salanx*, poisson de la famille des salmonidés, qui habite les côtes et remonte les cours d'eau.

se font face à distance. Elle se tourne vers la fenêtre par où elle découvre un sentier sans marches tracé par les audacieux à travers arbres et rochers pour gravir la montagne. Dans la pénombre du crépuscule, deux marcheurs descendent la pente en chancelant. Ils ont une gourde pendue au cou, un bâton à la main, les jambes des pantalons roulées jusqu'au genou, les mollets égratignés. Ils dévalent le sentier et arrivent devant la cour d'où part la route goudronnée qui serpente à flanc de montagne. Elle entend une cloche sonner au loin mais elle ne saisit pas combien de fois. Elle ne porte pas sa montre. A l'instant, elle a oublié de la remettre après s'être lavé les mains. Ce n'est rien, cela ne l'affecte pas. Ici, il semble inutile d'avoir l'heure, le temps perd son importance. Restent le jour et la nuit, le lever et le coucher du soleil, c'est bien suffisant.

Le ciel s'obscurcit peu à peu, des lumières s'allument, qui flottent, insaisissables, dans le brouillard. Elle fixe longuement la plus brillante, la suit dans ses vacillements, la poursuit du regard. Progressivement, cette lumière s'imprime dans ses yeux, passe de ses yeux dans son cœur, puis son cœur s'évade de son corps pour pénétrer au loin dans le brouillard, qu'il éclaire de façon diffuse. Ce cœur reflète le regard absent de l'écrivain de l'autre côté de la salle. Ce cœur qu'elle a échangé avec la lampe reflète le regard distrait de l'homme. Leurs deux cœurs échangent leur place pour se retrouver dans la poitrine de

l'autre. Elle sent son cœur battre allègrement dans la poitrine de l'homme tandis que le cœur de l'homme, qui a pris la place de la lampe, resplendit et qu'ils se renvoient mutuellement la lumière. Elle devient lumière, une onde de lumière jaillit de sa poitrine.

Elle sursaute soudain, se retourne vers la table pour découvrir un nouveau plat d'où s'élèvent des flots de vapeur brûlante. La cloche tinte doucement. Elle le sait, ce long voyage en esprit n'a duré que le temps d'un clin d'œil, mais elle en éprouve une mystérieuse émotion. Au-delà des deux tables qui les séparent, par-dessus l'obstacle des épaules des autres convives, il tire sur sa cigarette, lançant des volutes de fumée qui, à travers la vapeur des mets, arrivent jusqu'à elle dans toute leur amère pureté. Elle ressent dans son cœur le rayonnement sans paroles ni regards de l'autre cœur. Elle se meut dans ce rayonnement et, grâce à lui, chacun de ses mouvements, accompli dans un joyeux effort, prend un sens. Dans ce bref instant, sa vie de femme se forge un nouvel idéal.

Un bal est prévu le soir, dans la salle de restaurant, une heure après la fin du repas. Après le dîner, elle remonte dans sa chambre et reste enfermée un long moment dans la salle de bains. Debout face au miroir, elle observe longuement son image. Ce qu'elle découvre dans la glace, c'est une autre elle-même qui la fixe, comme si elle avait maintes

choses à lui dire, qu'elle saisit parfaitement, en fin de compte, sans les exprimer. Elle tourne un peu la tête, se regarde machinalement sous tous les angles : elle se sent soudain étrangère à cette image d'elle-même, comme si elle ne se retrouvait pas et devait refaire connaissance, s'examiner afin de se rapprocher d'elle-même. Elle a du mal à se reconnaître. Elle est devenue étrangère, distante, mais bizarrement, tout en se connaissant intimement. Elle quitte la salle de bains après ce long examen dans le miroir. Elle ignore combien de temps elle a passé là, la chambre est vide comme lorsqu'elle y est entrée, la jeune femme écrivain qui partage cette chambre n'est pas venue, à moins qu'elle ne soit venue et ressortie. Elle s'allonge et ferme les yeux pour se détendre. Malgré une journée éprouvante, elle ne sent pas la moindre fatigue. Les yeux fermés, elle sent ses prunelles remuer vivement sous ses paupières. Le calme qui règne dans la pièce l'inquiète, elle n'entend aucune voix, comme si tout le monde avait fui sans laisser de traces. Etendue, silencieuse, elle tend l'oreille vers un bruit de cascade dehors. Pleuvrait-il ? Elle se redresse pour regarder par la fenêtre, mais tout est noir, elle ne voit rien. Le bruit de l'eau à lui seul couvre tout le reste. Après un moment de réflexion, elle se lève et va au balcon. Un quartier de lune éclaire le brouillard et dans la direction du lac, elle entend un clapotis d'eaux vives : une source de montagne se

déverse dans un torrent, cachée dans un bosquet, elle lance de puissants échos dans la gorge. Elle écoute le torrent, toujours un peu inquiète, dans l'attente de quelque chose. Elle se dit qu'elle attend le début du bal, et cette attente l'obsède. Elle se tourmente, dévorée d'impatience, tout à fait inutilement. Dans ses efforts pour maîtriser ce tourment, elle s'allonge à nouveau. Ses prunelles bougent sous ses paupières. L'énervement accélère les battements de son cœur. Puis elle a l'impression d'entendre vaguement le rythme plaisant d'une valse, et ne peut rester plus longtemps allongée. Elle sort après avoir attrapé une veste qu'elle pose sur ses épaules. Dans le couloir règne un silence surprenant, comme si tout le monde s'était donné le mot pour l'éviter. Ulcérée, un peu fâchée, elle prend un air encore plus fier. Arrivée au bout du couloir, elle descend lentement l'escalier. Derrière la porte fermée, la salle du restaurant est brillamment éclairée. Des silhouettes s'agitent au son de la musique derrière la paroi de verre. Pourtant, ce n'est pas une valse, mais un fox-trot. Stimulé par la musique, son sang circule avec allégresse. Frémissant d'impatience, incapable d'attendre, elle s'élance vers la porte qu'elle ouvre. Dans l'immensité de la salle, quelques rares inconnus dansent avec grâce, sans doute des employés de la maison de repos. Désorientée, elle ne sait si elle doit entrer ou sortir. La porte s'ouvre derrière elle juste à ce

moment-là, et les congressistes se précipitent à l'intérieur avec force exclamations. En un instant, la salle est pleine de tapage. Elle retrouve enfin son calme, un peu honteuse malgré tout de s'être montrée si impatiente. Elle l'aperçoit qui arrive bon dernier, toujours la cigarette aux lèvres.

Comme il y a plus d'hommes que de femmes, elle n'a pas une minute de répit, mais il ne vient pas l'inviter. Les hommes font presque la queue pour danser avec elle, et il en est de même pour les autres femmes, mais à aucun moment elle ne danse avec lui. Chacun d'eux évolue avec son ou sa partenaire, parfois aux deux extrémités de la salle sans s'apercevoir, parfois en se frôlant ou sur les talons l'un de l'autre. Il s'en faut de peu qu'ils ne se heurtent en tournoyant, ils relèvent la tête avec un sourire d'excuse, un vrai sourire de compréhension qui témoigne d'une entente tacite, comme s'ils partageaient un secret. Elle se sent le cœur en paix, toute joyeuse, elle a retrouvé le calme perdu tout à l'heure, elle a repris confiance en elle. Dès lors, éblouie par le rayonnement silencieux et invisible du regard de l'écrivain, rassurée, elle ne tourne plus la tête pour le chercher des yeux. Elle s'applique à danser, la tête légèrement levée, la pointe de ses pieds formant toutes sortes de charmantes figures. Elle découvre sur le mur sud de la salle une grande pendule suspendue en hauteur dont les aiguilles indiquent une heure

qu'elle se révèle incapable de déchiffrer, elle se contente de la regarder du coin de l'œil. Elle passe dessous en dansant, elle aperçoit dans la faible lumière l'écrivain qui passe lui aussi dessous, de même que de nombreux couples de danseurs, les uns après les autres.

Ce n'est que très tard qu'ils finissent par danser ensemble un fox-trot si rapide que leurs pieds touchent à peine terre. Ils n'ont pas le temps de réfléchir, uniquement préoccupés de leurs pas pour suivre le tempo endiablé. Ils ne songent même pas qu'ils pourraient danser moitié moins vite, ainsi que le font de nombreux couples autour d'eux. Comme ils ont, dès le début, adopté un rythme rapide, ils se sentent obligés de le conserver jusqu'à la fin du morceau. On dirait qu'ils craignent de s'interrompre, comme si une interruption risquait d'avoir de fâcheuses conséquences.

Quand la danse se termine sur une accélération, ils se lâchent aussitôt. Elle a les mains moites, sans savoir si c'est elle ou lui qui transpire, ou un mélange de leurs deux sueurs. Ils se séparent hâtivement. Il devrait lui dire merci, mais il ne le fait pas. Elle devrait lui sourire, mais elle n'esquisse même pas un sourire. Tout cela manque de naturel, mais le morceau est terminé et il faut bien que le rideau se referme sur cette journée si animée, si pleine d'émotions, chargée de nombreux signes mystérieux.

Le lendemain est prévue une excursion à la Grotte des Immortels.

Le matin, au lever du soleil, le brouillard se dissipe brusquement, montagnes et rochers, pins et cyprès aux formes étranges émergent du chaos. Secouant leur voile de brume, ils surgissent lentement. Comme s'il s'éveillait, qu'il vivait, le brouillard tombe, telle de la poussière, doucement, lentement, couche après couche, jusqu'à atteindre le sol et s'étendre sur le chemin en lacets. La terre est mouillée, des gouttes de cristal irisé s'accrochent à la pointe des herbes.

Un soleil généreux, chaud et sec, réconforte les congressistes. Ils se mettent en route vers la Grotte des Immortels par la Vallée enchantée. Au milieu de cette vallée dont les flancs s'élèvent en amphithéâtre, comme édifiés par la main de l'homme, le brouillard se livre à des tours de magie, il ne cesse de se concentrer, puis de se disperser, tantôt dense, tantôt léger, il donne aux monts et aux rochers, aux arbres et aux buissons des formes changeantes, toutes plus étranges les unes que les autres. Le soleil darde ses chauds rayons, illuminant la gorge de splendides couleurs. Blancs et doux, de légers nuages ondoient, semblant doués d'une vie propre. Ils masquent constamment les profondeurs de la

gorge, les empêchant d'en apercevoir le fond. Ils embellissent et épurent ce gouffre insondable, mais chacun sait que le moindre faux pas conduirait à une mort certaine. Fortuitement, plus ou moins à dessein, ces nuages s'écartent pour laisser entrevoir la réalité vertigineuse de l'abîme, mais en un clin d'œil, ils se referment avant que l'on ait le temps d'y tourner les yeux. Ils étirent leurs contours semblables à des pétales de fleurs blanches pour former un camouflage plaisant. Seule demeure l'incertitude.

Elle grimpe par le petit sentier qui monte en lacets à flanc de montagne, au-dessus de la gorge qui s'approfondit. Elle aperçoit, sur l'autre versant, le sentier qu'elle vient d'emprunter, étroit et pentu, telle une ligne blanche dessinée sur la roche sur laquelle cheminent, comme des fourmis, des touristes en file ininterrompue. Malgré l'automne qui marque la fin de la saison touristique, les visiteurs sont encore nombreux à Lushan. La gorge est de plus en plus profonde, aussi prend-elle garde à ses pas. Elle redoute de se laisser aller à mettre le pied sur un de ces nuages blancs si séduisants qu'ils donnent envie de les toucher. Le cœur battant, elle tend instinctivement la main pour prendre appui sur la paroi. Les aspérités de la roche lui griffent la paume, mais les égratignures la rassurent. Elles lui inspirent confiance et sécurité.

Elle s'accote à la paroi pour laisser passer les gens pressés, retire son chapeau blanc à larges bords,

l'aplatit en forme de galette et le fourre dans son sac à dos. Elle découvre alors sur le sentier de l'autre versant, celui par lequel ils viennent de passer, une file ininterrompue d'êtres gros comme des fourmis. Cela rampe à flanc de montagne, au bord du précipice. Elle songe à une troupe de fourmis ouvrières. Effrayée, elle reste là, debout, le visage en plein soleil ruisselant de sueur.

Soudain, une main s'empare de la courroie de son sac à dos, elle sursaute, et quand elle découvre que c'est lui, elle est émue mais pas étonnée le moins du monde. Il lui semble en effet qu'elle l'attend depuis le matin. Ou plutôt non, elle l'attend depuis hier, ou même avant, depuis l'atterrissage du vol 1157.

Il surgit juste comme elle l'attendait et le prévoyait, aussi n'est-elle pas surprise. Il prend son sac qu'il endosse car lui n'en a pas : du moment qu'il a ses cigarettes dans sa poche, il n'a besoin de rien d'autre. Puisque son sac est sur les épaules de l'homme, elle est obligée de le suivre, ils sont obligés d'agir de concert parce qu'elle a dans le sac diverses choses dont elle peut avoir besoin à tout moment, comme un éventail, une serviette, un porte-monnaie... Ils marchent donc ensemble.

Comme il se rend compte qu'elle a peur du précipice, il la laisse marcher le long de la falaise tandis que lui marche sur le bord de façon à l'éloigner de l'abîme. Tout près de ses pieds flotte un nuage

blanc rappelant une fleur de lotus. Son pied en foule les pétales, mais il poursuit son chemin, imperturbable. Elle remarque de minuscules gouttes d'eau scintillantes sur ses souliers.

Haut dans le ciel, le soleil brille sur la Vallée enchantée, les nuages transparents créent un monde d'illusion, un mirage, qui se révèle une strate après l'autre. Pins et cyprès tendent les bras, falaise et rochers dressent la tête, librement, sans contrainte, ils ne sont dérangés par personne car ils sont chez eux. Protégée par les larges épaules de l'homme, elle escalade du regard les rocs étranges et les arbres tordus accrochés au ravin. Puis son regard descend peu à peu vers le fond de la gorge où s'épanouit un buisson d'azalées couleur de sang, d'un rouge inimaginable. La beauté perverse de ces fleurs lui brûle le regard, mais elle ne peut s'en détacher. Son regard plonge jusqu'au cœur des fleurs. Elles le capturent par l'ardeur de leur feu. Elle a du mal à s'arracher à sa contemplation. Elle parvient à se hisser peu à peu, non sans peine, en s'agrippant aux lianes qui s'accrochent à la falaise. Elle arrive enfin à la cime. Le soleil lance un rayon oblique puis disparaît sous le couvert des nuages.

Il s'arrête soudain pour fumer une cigarette. Elle s'arrête, elle aussi, pour l'attendre. Il sort son paquet, des cigarettes ordinaires, de la poche de sa chemise. Puis, de la poche de son short, il sort un briquet peu commun, étroit, tout plat, noir à bordure plaquée

or. Quand il veut l'allumer, un coup de vent venu de la vallée éteint la flamme. Il s'efforce de l'abriter de sa main, la flamme vacille, résiste un instant, puis s'éteint à nouveau. Quand sa main l'abrite de l'est, le vent vient de l'ouest, quand elle l'abrite de l'ouest, le vent vient de l'est, il se penche et le vent vient d'en bas, il se redresse et le vent lui fouette le visage. Soufflant de toutes parts, le vent l'assaille, l'encercle, l'assiège. Ainsi est le vent dans la Vallée enchantée. Il est condamné à ne pas allumer sa cigarette, jamais il ne parviendra à l'allumer tout seul. Finalement, elle ne peut assister à la scène sans rien faire, elle s'avance, elle s'approche de lui, s'arrête et tend les deux mains vers lui pour entourer la flamme fragile.

Derrière le rempart de ses paumes unies, la flamme vacille mais finalement ne s'éteint pas. Il aspire vivement quelques bouffées, le bout de sa cigarette brasille puis s'éteint à deux reprises et enfin reste allumé. A cet instant il lève les yeux et la regarde en face. Ils sont tout proches, à un empan l'un de l'autre. Les cheveux en désordre sur son front touchent presque ses cheveux à elle. Leurs regards se croisent à vingt centimètres à peine. Comme deux fils de soie voltigeant dans l'espace, leurs regards se touchent, se heurtent, se joignent, s'unissent, puis se mettent lentement à tisser un filet. Elle laisse brusquement retomber ses mains, et la flamme s'éteint.

Ils ne savent ni quand ni comment ils se sont remis à marcher au flanc de la Vallée enchantée. Ils sont repartis sans en avoir conscience. Cette Vallée enchantée agit comme un piège dont on ne parvient pas à sortir. Comme il est long, ce sentier ! Le soleil a séché la rosée, le chemin sec est doux au pied, les nuages blancs qui flottent sur la vallée se rejoignent tels des ruisseaux. Leurs pas foulent l'herbe sèche avec un léger bruissement. Elle se tourne un peu pour observer la falaise abrupte et lui regarde vers le précipice qu'il longe. Ils détournent les yeux, étirant le fil de soie flottant qui les réunit, sans toutefois le rompre.

Elle sait. Il est enfin arrivé, l'avènement auquel elle se préparait depuis si longtemps. Le pressentiment qui la troublait depuis des jours semble se justifier, il trouve son origine et son aboutissement. Elle se sent paradoxalement sereine. Elle a enfin trouvé la paix, elle quitte la falaise des yeux pour regarder droit devant elle. Un bruit de voix soudain, devant, et au détour du chemin voici la Grotte des Immortels.

Ils gravissent les marches jusqu'à une terrasse noire de monde. Etourdis par le brouhaha des voix, ils ne savent plus où ils sont. Ils se faufilent vers une table de pierre devant la balustrade pour s'asseoir, et ils découvrent leurs compagnons presque tous assis à d'autres tables, en train de boire de ces sodas parfumés et sucrés à la saccharine au goût doux-amer.

Quand ils apparaissent, ils sont accueillis chaleureusement. On les fait poser à leur tour sous un pin devant la balustrade pour une photo. Brusquement, ils ont l'impression de revenir parmi les vivants. Malgré le bruit et le désordre qui les déconcertent, ils se sentent rassurés, avec maintes choses auxquelles se raccrocher. Ils accèdent volontiers aux désirs des autres, puis se mettent à bavarder avec tout le monde, à croquer des graines de melon. Et lui fume. Il a toujours du mal à allumer sa cigarette, mais cette fois, elle ne l'aide pas. L'instant privilégié où elle a protégé la flamme de ses mains est unique, le répéter serait profanation. Cet acte a une signification particulière pour elle comme pour lui. En abuser serait le dénaturer, le banaliser, lui faire perdre toute valeur. Ils sont tous deux seuls à le percevoir, à le comprendre, cet acte n'appartient qu'à eux, c'est leur secret. Pour celui qui, assis dans une foule, possède quelque chose en privé, la joie est immense, il se sent plus riche que quiconque. Aussi se montre-t-elle plus chaleureuse que jamais, ce qui la fait apprécier encore davantage par tous. Personne n'est plus à l'aise qu'elle au sein du groupe, personne n'en retire autant de joie qu'elle. Chacun d'entre eux entretient avec ses voisins une conversation pleine d'intérêt, tout en prêtant l'oreille au discours de l'autre, sans échanger un seul regard, mais chacune de leurs phrases, chaque expression de leur visage, est destinée à l'autre. On dirait

qu'ensemble ils ont mis au point un plan secret et qu'ils l'exécutent. Comme personne d'autre ne peut y participer, ils en retirent une intense satisfaction.

Le soleil est brûlant, mais elle ne lui réclame pas son sac pour y prendre son chapeau. Elle n'a pas envie de lui parler ni de l'approcher, de peur de briser cette entente tacite encore peu affirmée qu'elle sent fragile. Elle n'ose pas abuser de cette entente qui a tant de prix pour elle. Il semble réagir comme elle, il ne marche pas près d'elle pendant le reste de l'excursion, mais son sac reste accroché à son épaule comme pour veiller sur lui, de même que lui veille sur le sac. Ils sont éloignés l'un de l'autre, chacun dans un groupe différent, et la Vallée enchantée leur semble un rêve lointain perdu dans le passé. Ils conservent ce rêve dans leur cœur, il demeure en eux à chaque instant, il se rappelle à leur mémoire, et eux-mêmes se le remémorent. Deux personnes qui revivent la même histoire à distance éprouvent une joie immense. Nourris de cette joie, ils avancent avec le groupe sur l'étroit sentier en bavardant avec les uns et les autres. A cet instant précis, le groupe semble n'exister que pour donner du relief à leur histoire.

L'après-midi est consacré à un colloque dans la salle de conférences de la maison de repos. On y parle toujours littérature, mais sans traiter d'un sujet particulier. Les rédacteurs et les journalistes

venus s'informer remplissent depuis longtemps un coin de la salle lorsque vers trois heures, les écrivains arrivent les uns après les autres pour engager la discussion. Tout d'abord, selon l'usage, le silence règne à la tribune pendant près d'une demi-heure. Puis, toujours selon l'usage, les écrivains font assaut de politesses pendant un temps égal. Enfin, ils se décident peu à peu à prendre vraiment la parole. Au début, chacun fait preuve de réserve, puis ils s'animent de plus en plus, se passionnent, les points de vue sont originaux, la formulation devient véhémentement. Une intervention à peine terminée, un contradicteur se dresse pour s'exprimer avec fougue. Pourtant, si l'on écoute attentivement quelques phrases, on s'aperçoit qu'il n'exprime pas une opinion contraire à celle du précédent orateur. Il s'empare d'un détail à partir duquel il développe ses propres conceptions. Près d'une vingtaine de points de vue, ni opposés ni proches, se mêlent et s'entrecroisent, sans que la discussion se concentre sur un point ou sur un thème central. Les rédacteurs et les journalistes prennent frénétiquement des notes, de peur de manquer quelque chose. Chaque mot est si percutant qu'il serait regrettable d'en perdre une miette. Elle ne fait pas exception, ces idées brillantes la touchent particulièrement, et comme elle est fort intelligente, elle excelle à les saisir et elle y réagit vivement, elle ne veut pas rester passive et atone. Cet instant est en contraste

éclatant avec la banalité de sa vie et de son travail routiniers. Assistent à ce colloque des auteurs dont les manuscrits sont passés par ses mains, dont elle a corrigé ligne à ligne les fautes de caractères, fait la mise en page, étudié les illustrations puis relu les épreuves au retour de l'imprimerie pour traquer les omissions et les erreurs... une pensée mise en forme par l'écriture, puis l'écriture se découpe en phrases, les phrases se décomposent en caractères. Chaque caractère isolé perd sa signification, aussi le travail accompli par elle pendant des années est-il insipide à l'extrême. Elle s'est consacrée à ces tâches fastidieuses pendant tout ce temps sans en avoir conscience. Elle se rend compte maintenant que quelque chose s'est réveillé en elle, tant dans son corps que dans son esprit. Telle une eau courante qui coule sans relâche, elle se sent vraiment tout autre.

Comme elle a bien fait de venir ! Quel malheur si elle n'était pas venue ! Elle l'aperçoit alors : assis à l'extrémité de la longue table couverte d'une nappe blanche, il prend la parole. Après sa première phrase, il baisse la tête pour allumer une cigarette qu'il garde entre les lèvres, il fronce les sourcils et cligne des yeux comme si la fumée le gênait. La petite flamme palpite un instant avant de s'éteindre. Comme si elle aussi sentait une lumière s'éteindre dans son cœur, la voici soudain abattue. La merveilleuse scène de la féérique Vallée enchantée

s'efface sans laisser de traces dans cette salle enfumée remplie du brouhaha des voix. Quand elle le voit, bien réel, sous ses yeux, cette union rêvée dans la Vallée enchantée se brise. Elle tombe en poussière fine, transparente, et se disperse dans tous les sens, il n'en reste plus rien. Le cœur vide, elle ne saisit pas ce qu'il dit, son stylo cesse d'écrire, elle dessine une étoile, puis une deuxième, en fait une guirlande, puis une autre. Tout ce qu'elle remarque, c'est qu'il n'est pas aussi exalté que les autres. Toujours très mesuré, il reste impassible, dit beaucoup en peu de mots. Elle constate que l'auditoire fait silence pour l'écouter avec attention, ce qui montre que son point de vue est original. Elle sait que l'homme n'est pas banal, elle a conscience de sa valeur. Elle redoute à présent que l'épisode du matin dans la Vallée enchantée ne soit qu'une illusion, le fruit de son imagination. Anxieuse, elle veut s'en saisir, le palper, le ressentir, si fugitif, si indistinct, si imperceptible soit-il.

Elle frissonne soudain quand retentit au-dessus de sa tête un puissant coup de cloche, suivi en écho d'un tintement éloigné. Stupéfaite, elle voit l'auditoire s'agiter tandis que l'orateur indique d'un geste qu'il a terminé son intervention. Elle se souvient de la présence d'une grosse pendule accrochée au mur derrière elle, et la clochette qui tinte au loin annonce l'heure du repas. Désorientée, elle lève la tête vers la pendule, se lève lentement et sort de la

salle à la suite des autres. Le dong, dong, dong de la cloche continue à vibrer. Il flotte parmi les autres comme une île sur l'océan, il semble sans volonté, il avance poussé par la foule.

De même que la veille, le repas est suivi d'un bal. La soirée est morne dans ces montagnes. Les sommets sont depuis longtemps cachés derrière un écran de brouillard, comme s'ils habitaient derrière ce brouillard. Il y a bien le bourg de Guling à proximité, mais lorsque l'on vient d'une grande ville jusqu'ici, c'est pour être dans la nature. Guling ne peut guère intéresser les congressistes, d'autant plus qu'il est rempli de touristes errant à la recherche d'un gîte. Mieux vaut danser en ce lieu à la fois paisible et vivant. Elle n'a guère envie d'aller danser, mais en même temps elle répugne à s'en priver, aussi, après avoir longtemps hésité, se rend-elle quand même au bal.

Elle arrive à point nommé, après cinq ou six danses, juste au moment où tout le monde vient de remarquer son absence. Sur la piste, les danseurs tournoient avec élégance. Elle va s'asseoir discrètement à une table le long du mur. Au cours d'une pause dans la musique, le bruit de cascade au-dehors surgit dans la salle pour donner des nouvelles de la montagne. Et le voici qui vient vers elle, oui, sans aucun doute, il vient vers elle. Pourtant, quelqu'un d'autre le devance. Lui n'a guère qu'un demi-pas de retard, il s'en aperçoit, hésite, prêt à se

retirer. Elle n'a d'autre choix que de se lever pour aller vers lui car si elle attend une demi-seconde, il va s'éloigner. Elle fait un pas en avant pour le retenir.

C'est seulement quand ils ont fait une dizaine de pas sur la piste qu'elle prend conscience de la proximité, de l'intimité créée par la danse. Tout à coup, la distance insignifiante qui sépare un couple en train de danser prend soudain plus d'un sens, et elle en est tout émue. Elle rougit, elle ne se rappelle pas comment elle a pu en arriver là avec lui. Elle danse avec naturel, ils ont adopté dès le début un rythme harmonieux. Cependant, comme ils ne sont pas danseurs chevronnés, ils n'ont pas l'entraînement pour parler en dansant. Imparfaitement détendus, ils n'arrivent pas à entretenir une conversation, et se félicitent secrètement de ne pas être obligés à le faire. Elle a conscience de la main de l'homme qui tient la sienne, elle a conscience du souffle de l'homme qui rencontre le sien ; sa jambe heurte parfois la jambe de l'homme et le choc la lui rend perceptible. Son cœur s'apaise près du corps bien réel de l'homme. Elle regarde par-dessus son épaule, leurs regards ne se rencontrent donc pas. Dans la Vallée enchantée, leurs regards se sont croisés en une rencontre sacrée. Ils se refusent à galvauder cet échange sacré par un commerce de regards banals. C'est en s'évitant qu'ils se rencontrent, c'est en détournant les yeux qu'ils se regardent. Elle prend soudain conscience du trouble de l'homme,

sa main gauche est posée sur son épaule droite et sa paume ressent son trouble. Elle le sait, il n'est pas insensible. Il ne l'est absolument pas.

La danse va s'achever, la musique annonce les derniers accords, comme dans un rêve. Elle l'entend lui parler à l'oreille, comme s'il était très loin d'elle. Cela ne peut pas être plus clair, mais en même temps plus confus, ni plus naturel, ni en même temps plus cérémonieux. Il dit qu'il fait trop chaud dans la salle, qu'il vaudrait mieux sortir faire quelques pas dehors. Phrase banale, et pourtant pas si banale, il dit ceci :

« Il fait trop chaud dedans, il vaut mieux sortir faire quelques pas dehors, et nous verrons bien. »

Cette phrase, quand elle y repensera longtemps après, prendra une grande force symbolique :

*Il fait trop chaud dedans,
il vaut mieux sortir faire quelques pas dehors,
et nous verrons bien.*

Il lui semble inutile d'hésiter, refuser serait absurde et manquerait de naturel. Elle prend sa veste sur le dossier de la chaise, il prend ses cigarettes et son briquet sur la table, et ils sortent. Personne ne fait attention à eux, en effet, il y a sans cesse des gens qui sortent et qui rentrent sans se faire remarquer. Ils sortent donc et la porte se referme derrière eux, éloignant la musique et les voix. Dans le corridor silencieux, leurs pas résonnent sur le sol

dallé de calcaire. Un peu embarrassés, ils n'osent ni se taire ni ralentir le pas. Ils marchent vite et se mettent aussitôt à parler, avec l'idée qu'une conversation banale atténuera l'atmosphère de gêne. Ils sont si mal à l'aise qu'ils regrettent d'être sortis, ils sont tendus par la crainte de détruire quelque chose. Ils n'osent pourtant pas rester silencieux. Effrayés, ils se mettent à échanger des propos insignifiants. L'air est vicié dans la salle alors que dehors il est pur. La nuit est fraîche, mais c'est agréable. L'eau de source est douce, mais si l'on en boit trop, elle peut faire du mal. Ils se répètent, se contredisent parfois, faute d'avoir le temps de réfléchir à ce qu'ils disent. Ils se hâtent de parler, de peur de laisser le silence s'installer. Le silence les effraie. Tout le bâtiment est silencieux mais brillamment illuminé, ils ont laissé les airs de danse loin, très loin derrière eux, le corridor vide est si éclairé que l'on ne peut rien y cacher, il leur faut trouver un moyen de recouvrir cette nudité. Leur bavardage détruit le grand silence qui règne dans le corridor.

Ce silence semble fait d'une étrange substance dont ils ressentent la pression. Telle une onde à basse fréquence, il est tendu comme une membrane transparente à la surface de l'eau, leur conversation en perturbe le cours et ils perçoivent l'agitation du courant.

Tout en parlant, ils atteignent l'escalier extérieur et découvrent la montagne, ou plutôt sa silhouette

perdue dans le brouillard. La montagne, qui n'est plus importunée par les hommes, revit et semble prendre la parole. Interrompant leur bavardage, ils se taisent. L'impression de malaise et de gêne a disparu. Enveloppés par l'obscurité dans laquelle ils peuvent se dissimuler, ils ne se sentent plus nus, ils n'ont plus à être confus. D'ailleurs, la montagne comprend si bien les sentiments humains, elle abaisse sur eux ses regards si clairvoyants qu'il est inutile de feindre. Ils abandonnent peu à peu leur réserve, ils se sentent détendus, libres, sans contrainte. Debout au pied de l'escalier, ils ne sortent pas dans le brouillard et l'obscurité. Comme si le moment n'était pas encore venu. Consciemment, sans s'être concertés, ils s'arrêtent au bas de l'escalier. Comme si dans le brouillard se dissimulait un autre monde inconnu des humains et que, manquant d'audace et de liberté, ils n'avaient pas l'idée de s'y aventurer.

Les étoiles brillent sur les sommets les plus éloignés, la source invisible murmure, elle dialogue avec le vent qui chuchote dans les feuilles des arbres.

Le soleil se lève aujourd'hui comme hier, mais ni elle ni lui ne sont les mêmes qu'hier. Leur soleil, lui aussi, a changé, il ne se lève ni à l'est ni à l'ouest.

Dorénavant, si éloignée soit-elle, séparée de lui par tant de marches sur les interminables sentiers de montagne, elle est rassurée. Le regard de l'homme ne la quitte pas, à chaque instant, elle sent le rayonnement de ce regard, il la pousse à s'efforcer de bon cœur à faire de son mieux. La vie lui apparaît sous un autre jour, comme une renaissance. Elle est pleine de curiosité et d'ardeur à l'égard de ce monde qu'elle voit tout neuf.

Elle descend un escalier long de neuf cent cinquante-six marches. C'est pour lui qu'elle le fait, c'est à cause de lui qu'elle ne trouve cette descente ni épuisante ni monotone. Même exténuée, elle reste joyeuse et enthousiaste. A cause du regard qui la fixe, elle est tendue par la peur d'un incident qui la ridiculiserait. Inconsciemment, elle protège avec soin l'image qu'il a d'elle. C'est une image si parfaite qu'elle ne se reconnaît pas en elle. Pour elle comme pour lui, elle apprécie cette nouvelle personnalité. Y porter atteinte la blesserait et le blesserait lui aussi. Blesserait son regard, blesserait ses sentiments.

Ah, voici que lui vient à l'esprit l'idée de « sentiment ». C'est une idée d'il y a fort longtemps qui lui était devenue étrangère. Quand elle y pense à présent, elle est bouleversée tout à coup. Elle descend ces neuf cent cinquante-six marches l'une après l'autre, elle entend déjà le grondement de la Triple Chute, renvoyé en écho par la falaise. Elle suit les

autres pas à pas, et à force de fixer les marches, elle les voit comme un chemin plat, un chemin sans fin fait de traverses de bois alignées. Distracte, elle s'arrête, lève la tête vers le ciel. Le ciel cerné par les montagnes lui donne l'impression qu'elle est dans un puits. Ils arrivent au fond, de plus en plus bas. Elle contemple les montagnes vert sombre sous le ciel bleu. Puis son regard revient soudain vers ses pieds, elle sursaute, il s'en faut de peu qu'elle ne manque une marche. Pendant cet instant de distraction, le sol dallé et plat est passé à la verticale, plongeant en pente raide devant elle. Elle entend le grondement de l'eau, comme si la montagne rugissait. Sur les marches, la foule ondule, rampant comme des fourmis. Elle remarque sa silhouette, il l'éclaire de sa silhouette. Attentive à suivre cette silhouette, elle descend, calme et assurée, marche après marche. A l'évidence, ces marches, qui semblent sans fin, ne sont jamais que neuf cent cinquante-six. Elle n'a plus aucun espoir d'atteindre la Triple Chute, elle se figure que jamais elle n'y parviendra, mais elle se sent obligée de descendre une marche après l'autre. Poussée par le destin, par la fatalité, elle ne peut faire autrement. Elle ne distingue rien d'autre que sa silhouette sur les marches au-dessous d'elle. Tout le reste a disparu, seule sa silhouette mouvante, tel un guide, la fait avancer.

Au moment où elle désespère, elle entend des cris de joie, une ovation en l'honneur de la Triple

Chute et des neuf cent cinquante-six marches. Elle sait que la cataracte est proche ; il ne lui reste que quelques degrés à descendre. A travers les arbres, elle aperçoit des têtes enthousiastes, les eaux jaillissantes, puis une étendue blanche aux contours indistincts. C'est la gorge, une gorge dans la gorge, la gorge tel un gouffre sans fond. Elle découvre enfin la falaise verticale et la chute d'eau qui se déverse, silencieuse, depuis la falaise dressée jusqu'au ciel. Au milieu du vacarme des eaux, la chute accrochée en haut de la falaise paraît d'un calme saisissant. C'est pourtant elle qui crée le tonnerre dans la gorge. Avec son calme tranquille, elle y fait gronder le tonnerre. Dans le fracas assourdissant de l'eau, les touristes ont beau crier frénétiquement, on ne voit que leurs bouches s'ouvrir et se fermer sans un son. En effet, le bruit de l'eau engloutit tous les menus bruits ; tous les autres sons s'effacent, étouffés par l'eau. La chute s'élance là-haut, depuis le ciel d'un bleu profond, elle franchit trois paliers et rebondit neuf fois sur les rochers, pourtant vierge de toute violence. Ici, la gorge entière rugit, elle lance ses clameurs innocentes de tout désespoir comme de tout espoir.

Après la neuf cent cinquante-sixième et dernière marche, les jambes flageolantes, elle foule le rocher en pente, elle se figure qu'elle va glisser dessus sans s'arrêter jusqu'au bord du précipice ; elle va tomber de la falaise dans cette étendue écumante, tomber

dans un gouffre sans fond. Cependant, ses semelles s'accrochent fermement au rocher, retenues par les aspérités de la roche qui l'aident à s'éloigner pas à pas du bord. Elle se penche pour trouver une pierre sur laquelle elle s'assied. Ainsi, elle ne voit plus le précipice, mais continue à voir les nuages blancs qui flottent au-dessus, immobiles, sans un mouvement. Comment peuvent-ils s'arrêter dans le ciel comme par magie, sans prendre appui sur rien ? Ils doivent s'appuyer sur quelque chose d'invisible par quelque sortilège, se dit-elle étrangement, tout essoufflée. Elle aperçoit alors les autres en train de folâtrer au bord du torrent. Ils cherchent à attraper un mouchoir qui a glissé dans l'eau. Une fois dans le torrent, vif comme un poisson, il s'éloigne à toute vitesse, franchit des dizaines de cascates, des dizaines de méandres, échappe à des dizaines de mains qui voudraient le saisir. Leurs exclamations et leurs cris de joie sont couverts par le grondement de la chute, mais elle voit leurs gesticulations. Au pied de la falaise, comme ils paraissent minuscules, tels des enfants. Les voyant si petits, elle a l'impression qu'ils sont très loin d'elle. Il ne participe pas à cette poursuite, il se contente de fumer, assis sur un rocher au bord du torrent. Les eaux bondissantes élaboussent ses chaussures et ses vêtements, même ses cheveux sont mouillés. Il lui tourne le dos et elle se détourne, elle aussi, pour lui tourner le dos.

Ainsi dos à dos, ils se parlent.

« Vous êtes calme, dit-il.

— Vous aussi, répond-elle.

— Vous êtes en harmonie avec ces montagnes.

— Ces montagnes sont en harmonie avec vous.

— On dirait que ces montagnes ont organisé votre venue.

— On dirait que c'est vous qui avez organisé ces montagnes.

— Mais quel tumulte dans ces montagnes !

— Mon cœur aussi est plein de tumulte.

— Le mien également.

— Après le tumulte vient le calme.

— Merci. »

L'eau du torrent coule allégrement, elle rebondit sur les rochers, faisant naître un écho retentissant. Là-haut, en haut de la falaise, toute blanche, une draperie d'eau se déverse sans bruit. Le bleu du ciel recouvre la gorge, et dans cette étendue indigo elle aperçoit une lune brillante qui éclaire les profondeurs de la gorge. C'est la lune qui est passée hier soir, celle qui reviendra ce soir, elle est en route sur sa trajectoire.

Au cœur de la montagne, ils sentent rétrécir leur corps, l'énorme masse des monts les écrase, leur corps écrasé comprime leur âme qui se dilate et jaillit hors d'eux-mêmes. Sans soutien, elle s'appuie aux aspérités de la falaise. Elle sent son cœur suspendu, accroché à l'intérieur de son corps, elle le sent s'élancer hors de sa poitrine, elle a l'impression

que sa main pourrait l'attraper, mais elle ne bouge pas. Inerte, absente, elle est abandonnée par son cœur parti vagabonder en liberté.

Soleil et lune se relaient pour éclairer la gorge, elle se demande ce qui lui est arrivé, comme si des millénaires s'étaient écoulés. Elle a l'impression de s'être transformée au cours de cette alternance de soleil et de lune. Un certain moi la quitte pour faire place à un autre, elle n'est plus la même. C'est bien elle, mais en même temps ce n'est plus elle. Dieu ! Comme c'est étrange ! Incertaine, elle ne parvient plus à choisir entre ces deux moi, l'ancien et le nouveau. Elle ne sait lequel est le plus vrai, mais elle préfère son nouveau moi tel que lui le voit. Son ancien moi est trop vieux, elle en a assez, il ne lui plaît plus. Ce moi tout neuf et inconnu va pouvoir éprouver une foule de sentiments tout neufs et inconnus eux aussi. En d'autres termes, elle va découvrir et créer un moi tout neuf et inconnu grâce à ses sentiments tout neufs et inconnus. Ce nouveau moi lui révèle des trésors d'imagination et de créativité, elle peut ainsi scruter son cœur à lui, le reconforter et l'influencer. Grâce à ce nouveau moi qui la guide, elle est complètement métamorphosée. Quel bonheur ! Ah ! Quelle chance qu'elle soit venue, quelle chance qu'il soit venu, quelle chance pour eux deux ! Comme elle lui est reconnaissante, comme elle l'aime !

Quand elle songe au verbe « aimer », elle ne peut s'empêcher de frissonner comme une écolière. Elle se rend compte, d'après sa silhouette, que lui aussi frissonne. A travers la distance qui les sépare, leurs frissons à chacun se rejoignent au-dessus d'un rocher. Elle sent alors que son cœur est revenu dans sa poitrine, il est revenu enrichi et victorieux. Après son errance, son cœur est revenu avec une abondante récolte de joies.

Pourtant, elle s'inquiète. Une certaine inquiétude sourd lentement de la joie qu'elle éprouve. Un triste pressentiment lui suggère que cet amour est sans lendemain. Cet amour sans avenir est pourtant plein de vie, il grandit sans peur du danger, il ne cesse de croître, de bourgeonner, de feuiller. Hier jeune pousse, il est devenu à présent grand arbre montant vers le ciel. Quant à elle, sa nouvelle vie est sortie de terre, partie de rien, appuyée sur cet arbre. C'est grâce à son amour pour lui qu'elle est libérée, et elle est persuadée que lui aussi est libéré grâce à son amour pour elle. Elle ne peut plus revenir en arrière.

Là-bas, on l'appelle pour une photo souvenir, ils ont tous été photographiés les uns après les autres, sauf elle. Elle s'avance à contrecœur sur le rocher qui descend en pente sous ses pieds jusqu'au bord de la falaise. Elle progresse pas à pas, inquiète, comme si le fond de la gorge, tout en bas, l'attirait. Arrivée au bord du torrent, elle s'agrippe à un roc

saillant qui la sépare du gouffre et s'appuie sur lui, un peu rassurée. Mais son assurance fait place à l'embarras. En effet, c'est le photographe illustrateur de la maison d'édition qui opère avec la détermination et l'assurance de celui dont chaque cliché figurera en première ou en quatrième de couverture. Il attend beaucoup d'elle, il exige qu'elle prenne toutes sortes de poses de star. Elle en est secrètement satisfaite, mais en même temps infiniment gênée, car lui est là, les yeux fixés sur le torrent, et bien qu'il lui tourne le dos, aucun détail ne lui échappe. Cependant, prise au piège, maintenant qu'elle est assise sur ce rocher, elle ne peut se dérober. Elle est obligée de se plier patiemment aux exigences du photographe. Son embarras lui donne l'air timide et naïf d'une lycéenne et suscite l'intérêt de promeneurs inconnus, mais elle est incapable de soutenir ces regards admiratifs et louangeurs. Elle est à la torture, elle attend avec impatience que la séance se termine, ce qui lui donne une expression adorable, mais elle ne s'en rend pas compte, elle est au désespoir.

Enfin autorisée à quitter le rocher, elle reprend vie, redevient elle-même. Elle saute allégrement à bas du rocher et se dirige vers lui tout naturellement, sans réfléchir. Elle lui demande si lui aussi a été photographié. Il lui répond qu'il a subi l'épreuve. C'est l'expression qu'il emploie, elle comprend tout de suite et se met à rire. Il se contente de

la regarder sans rire. Le regard de l'homme l'embarrasse, mais c'est un embarras complètement différent de celui de tout à l'heure, un embarras fait de joie et de crainte mêlées. Elle voudrait lui demander pourquoi il la regarde ainsi, mais elle pense que la question serait par trop sottise et frivole. Elle préfère se taire. Elle se baisse pour ramasser une poignée de galets qu'elle lance l'un après l'autre dans le torrent. Ces galets tombent sans un bruit dans les eaux tumultueuses qui les emportent. Elle sent la caresse de son regard qui la réchauffe et la fait frissonner en même temps. Quand elle a fini de lancer ses galets, il la contemple toujours, elle s'arme de courage pour le défier du regard. Il lui demande alors : « Ça va ? » « Ça va ! » répond-elle. Dans la violence assourdissante du bruit de la chute d'eau, un silence soudain permet à leurs voix claires de l'emporter sur le vacarme ambiant, si bien qu'ils entendent la voix de l'autre avec une clarté et une sonorité sans égales.

C'est le dialogue le plus anodin mais en même temps le plus lourd de sens, le plus bref mais le plus révélateur qui soit. Ils semblent s'être tout dit par cet échange de quelques mots. Quand ils quittent la Triple Chute pour entamer la remontée, longue marche de neuf cent cinquante-six degrés, ils sont dans un état d'esprit incroyablement pur et transparent. Ils marchent côte à côte sur l'étroit sentier, constamment séparés par ceux qui descendent ou

qui les dépassent en remontant. Ils sont obligés de se ranger l'un derrière l'autre au bord du chemin, et quand les autres sont passés, ils se trouvent à la traîne. Elle a bientôt le souffle coupé par l'ascension, et quand il lui tend la main, elle lui confie la sienne. Comme elle ne la reprend pas, leurs mains se mettent à bavarder.

Ils s'éloignent peu à peu de la Triple Chute, ils grimpent au flanc de la falaise qui surplombe la gorge. Les marches s'élèvent, régulières, sans le moindre palier où faire halte. Impossible de s'arrêter pour reprendre haleine, il faut les gravir d'une traite. Ils contrôlent peu à peu leur souffle et leur pas, trouvent un rythme, se sentent plus détendus. Ils lèvent les pieds mécaniquement et leurs mains peuvent se consacrer à la conversation. C'est elle qui demande : « Fatigué ? » « Non ! » répond sa main. « Merci ! » dit sa main, reconnaissante. « De rien ! » répond la main de l'homme. Puis leurs mains se taisent, sans pousser plus avant leur échange. Après tout, à trente ans passés, ils connaissent parfaitement l'art de ménager leurs émotions, de les canaliser pour les faire durer, ils savent qu'il faut savourer le temps merveilleux qui précède l'ouverture de l'alcôve.

Car ils savent très bien qu'après la levée du rideau, c'est la banalité qui les attend. Ils ont eu tous deux leur part d'expériences sentimentales : ces émotions qui les ont façonnés, ils savent bien

qu'ils peuvent les modeler en retour. Ils se sont déjà mesurés avec elles, de sorte qu'ils se connaissent et connaissent le partenaire, même s'ils sont prêts à nier cela farouchement. Ils sont résolus à aimer, à aimer en toute sincérité, de tout leur cœur et de toute leur âme, sans se soucier des conséquences. Ils savent que celui qui donne son cœur perd la moitié de lui-même et ils sont prêts à ce sacrifice. Ils sont cultivés, éduqués, ils ont de l'expérience, ils savent comment doit agir un être humain et s'efforcent d'y parvenir. Ils aiment les pièces dramatiques, certaines les touchent au point de leur faire perdre le sommeil. Dans ces drames, les détails tragiques les tourmentent, les frappent au point de les laisser affaiblis par l'insomnie. Ils sont faciles à captiver, à subjuguier, ils ont conscience de cette faiblesse de leur esprit qui perturbe le calme de leur vie mais lui donne des couleurs. Il leur est arrivé d'aspirer à une vie pleine de couleurs chatoyantes, ils ne se satisfont pas de la banalité. La vie quotidienne les ennuie, ils aspirent à une existence qui sorte de l'ordinaire. Ils ont d'ailleurs l'un comme l'autre une imagination exceptionnelle qui leur a permis de faire des études et d'exercer leur métier. Leurs études et leur métier ont trempé leur imagination, l'ont enrichie, vivifiée. Quand ils lui laissent libre cours, elle est capable de créer tout un monde, à plus forte raison s'il s'agit de créer quelques minuscules péripéties sentimentales. Leur

talent est bien supérieur à cela. Ils ont le sens du sacrifice. Ils peuvent ne se soucier ni du prix à payer ni des conséquences pour ce qu'ils estiment en valoir la peine. Grâce à leur intelligence, ils sont pleinement conscients de la situation. Jamais ils ne gaspilleront leurs espoirs, ils comprennent que l'espoir est plus beau que la réalité, que l'espoir réalisé perd toute saveur. Aussi préservent-ils l'espoir, avec la volonté de le faire durer éternellement sans aller jusqu'à sa réalisation. A la longue, ils acquièrent inconsciemment la capacité de réduire la réalité en espoir, de la transmuier en idéal. Ainsi peuvent-ils être sans cesse dans l'angoisse, sans cesse remués, sans cesse impatients et inquiets comme des enfants, toujours en train de rêver. C'est pourquoi leur amour profond, sincère, exclusif, va rester intact, protégé dans leur inconscient.

Aussi, dans leurs échanges, se refusent-ils à presser le pas, ils ne progressent prudemment qu'après avoir épuisé l'intérêt de chaque étape. C'est un peu comme s'ils avaient découvert une mine aux ressources limitées, ils ne peuvent se permettre de les gaspiller, ils doivent laver le minerai dans le tamis le plus fin avant de progresser dans le filon.

Pourtant, tout cela est sous-jacent, ils n'en ont pas conscience et jamais ils ne le reconnaîtraient. Si un jour ils finissaient par devoir s'en expliquer, ce serait vraiment pour eux la fin du monde. Mais ils ne sont pas à la veille de leur dernier jour, ils n'ont

pas du tout l'intention de le laisser arriver. Leur intelligence leur donne une certaine intuition naturelle. En aucun cas ils ne laisseront s'approcher leur dernier jour.

A présent, main dans la main, ils n'ont besoin de rien d'autre que de cette main qu'ils tiennent pour éprouver l'union parfaite de leur corps et de leur esprit. En cet instant, personne ne peut deviner l'amour qui les lie étroitement l'un à l'autre. Les autres ne voient qu'un homme et une femme remontant de la Triple Chute qui s'entraident avec sollicitude pour gravir ces neuf cent cinquante-six marches. Il est midi, un soleil implacable brille sur leurs têtes, mais ils ne s'en rendent pas compte. Toutes leurs sensations sont rassemblées dans leurs mains, la main droite de l'homme tenant sa main gauche à elle.

Ils aperçoivent enfin de la fumée tout en haut de ces neuf cent cinquante-six marches : une famille y a installé un abri sous lequel elle sert du thé et quelques plats. La cuisine fait face à la dernière marche de l'escalier. Ils se doutent que les autres congressistes les y attendent en buvant du thé. Arrivé à la neuf cent cinquante-cinquième, il est le premier à poser le pied sur la dernière marche, puis il la tire vers le haut avec tant de force qu'elle est littéralement projetée contre lui, et il pose un doux baiser sur son front. Rien de plus naturel que ce baiser. En réalité, il y a longtemps que, dans leur

cœur, ils ont échangé des milliers de baisers. Cependant, ce baiser bien réel est un nouveau pas franchi. Après cela, impossible de se dérober, impossible de changer, impossible de revenir en arrière, ils sont obligés d'avancer. Leurs mains moites de sueur se séparent, ils contournent les flots de fumée de la cuisine pour accéder à l'abri où est servi le thé. En effet, tous leurs compagnons, assis là, ont déjà bu la moitié de leur verre de thé froid. Les verres commandés à leur intention sont posés sur une table. Personne ne semble avoir remarqué leur retard. En fait, ils n'ont guère que cinq ou six pas de retard, mais cette courte distance marque bel et bien une barrière entre deux mondes, elle sépare deux époques.

Ils s'assoient pour se désaltérer. Le thé, doux et aromatique, est vendu cinq centimes le verre. Un enfant qui doit avoir dans les sept ans le sert et ramasse l'argent. Elle bavarde avec le petit, lui demande son âge et sursaute en apprenant qu'il a dix ans. Elle lui demande s'il va à l'école, où il y va, s'il a des frères et sœurs... Elle le questionne gentiment puis écoute ses réponses avec attention. Lui est assis à une autre table, en train de parler de la Triple Chute. Il se demande si, comme on l'affirme généralement, « qui n'est pas allé à la Triple Chute ne peut prétendre être allé à Lushan ». Certains en doutent, mais lui est très affirmatif et il avance ses raisons : Lushan est depuis longtemps défigurée par

les touristes, seule la Triple Chute a conservé son visage authentique. Chacun s'entretient avec ses voisins, mais en réalité, ce faisant, ils continuent à dialoguer, chacun sur un sujet différent. Ils poursuivent leur conversation, de loin mais en même temps tout proches. Parfois, un dialogue n'a besoin ni d'un contenu ni d'une forme qui se répondent. Dorénavant, ils ne cesseront de dialoguer, et ce dialogue fait paraître leurs autres conversations exceptionnelles, dotées d'un intérêt tout neuf. Chaque phrase qu'elle prononce lui est destinée, qu'il soit présent ou non. De même, chacune de ses phrases lui est destinée, même si elle n'est pas présente. Mais ils ne se rendent pas compte que leur conversation ressemble fort aux allocutions prononcées au cours des séances du colloque, impatients qu'ils sont de s'exprimer, sans accorder d'attention aux discours et aux idées des tiers. La seule chose qui importe à leurs yeux, c'est ce qu'ils disent à l'autre et non ce que l'autre leur dit. A moins que l'autre ne leur parle d'eux-mêmes, auquel cas ils y portent la plus vive attention, ils ne se lassent pas de l'écouter, si bien qu'ils sont incapables d'entendre autre chose. Ils n'attachent d'importance, ils ne sont attentifs qu'à eux-mêmes. En réalité, c'est à eux-mêmes qu'ils parlent, l'interlocuteur est un auditoire virtuel. C'est pourquoi il y a encore moins d'échange possible entre eux deux qu'avec les tiers, encore plus d'incompréhension, car ils sont trop

impatiens de s'exprimer face à face, tandis que lorsqu'ils sont en compagnie des autres congressistes, la politesse et la bonne éducation leur imposent certaines contraintes. Ils ne cessent de se parler, mais leurs paroles tombent sans cesse à côté. Malgré tout, ils se sentent l'esprit enrichi, ils gagnent en entrain.

L'échange le plus réel, le plus physique entre eux, c'est ce baiser. Elle sent constamment son front brûlant, comme marqué au fer rouge en son milieu. Elle n'ose pas y porter la main, comme si le fait de le toucher devait attirer l'attention des autres et risquait de lui faire du mal. Elle en est bouleversée, non sans quelque affectation de douleur. Elle voudrait que cette marque se transforme en un A écarlate comme dans le roman de Hawthorne, mais elle n'a d'autre effet que de l'enfiévrer d'émotion. Pour lui, la marque brûlante est sur ses lèvres. Il la rafraîchit avec du thé froid, mais la marque réchauffe le thé. Il est inquiet, lui qui garde toujours son sang-froid est inquiet. Il n'ose pas se passer la langue sur les lèvres, de peur de se brûler la langue, de peur de faire disparaître quelque chose. La cigarette à la bouche, il fume, mais il a l'impression que quelque chose s'interpose entre la cigarette et ses lèvres. Ils sont comme paralysés, comme si front et lèvres portaient un fardeau accablant. Mais en réalité, ils craignent de le perdre, attentifs qu'ils sont à le conserver.

Ce n'est qu'à la fin de la journée qu'ils trouvent enfin l'occasion de s'échapper de la maison de repos. Ils pénètrent dans le brouillard, s'enlacent, se fondent en mille baisers brûlants qui les apaisent et se gravent au plus profond de leur cœur. Tremblants de peur, mais au mépris des conséquences, ils s'embrassent. En réalité, l'épais brouillard les dissimule étroitement, aucun regard ne peut percer cette protection. Ils ont fini par franchir la barrière de brouillard, et de l'autre côté de cette barrière, ils sont dans un autre monde.

« Grâce au ciel, vous êtes venue à Lushan, murmure-t-il.

— Grâce au ciel, vous êtes venu à Lushan », murmure-t-elle.

Grâce au ciel, ils sont venus tous les deux à Lushan, cet endroit merveilleux ! Ces montagnes leur ont apporté tant de choses espérées et inespérées. Le brouillard s'enroule autour de leurs bras et de leurs jambes, il s'insinue entre leurs corps étroitement embrassés, leurs corps entre lesquels subsistent des failles. Sur leur peau, le brouillard crée une curieuse sensation de tiédeur. Quelle chance que ce brouillard leur permette d'exprimer leur passion dans toute son exubérance !

« Dorénavant, j'irai vous voir une fois l'an, murmure-t-il.

— Dorénavant, j'irai vous voir une fois l'an », murmure-t-elle.

Dorénavant, chacun se rendra une fois l'an dans la ville où habite l'autre. Ainsi feront-ils, année après année, pour le reste de leur vie. Le pathétique et la tristesse de l'expression « le reste de leur vie », ils y songent, mais comme ils savent bien qu'ils ont sans doute encore plus d'années à vivre qu'ils n'en ont déjà vécu, ils peuvent y penser sans crainte et même avec enthousiasme. A cet instant, ils sont un peu comme des enfants, sous la protection de la nuit et du brouillard, ils sont capables de préférer sans honte, avec témérité, des sottises qui ne correspondent ni à leur âge ni à leur expérience de la vie. Les êtres ont parfois le désir de retrouver la pureté de l'enfance, même si cela vient mal à propos. Ils s'interrogent mutuellement pour savoir ce que l'autre aime en eux, puis ils reconnaissent tous deux que l'amour n'a pas besoin de justification. Ils répètent à l'envi que l'amour ne se raisonne pas, ce qui leur permet de se justifier à leurs propres yeux. L'écran de brouillard est si épais qu'ils n'y voient pas bien. Même le visage de l'autre semble flou. Assis sur le muret glacial qui borde la route, ils s'étreignent longuement sans retenue. Le brouillard s'insinue dans le moindre espace entre eux, les séparant par ses circonvolutions. Plus tard, il traverse leur corps, ils ont l'impression de se dissoudre, de se fondre dans ce brouillard, leurs gestes comme leurs paroles voltigent, incertains. Ils ne sont plus eux-mêmes.